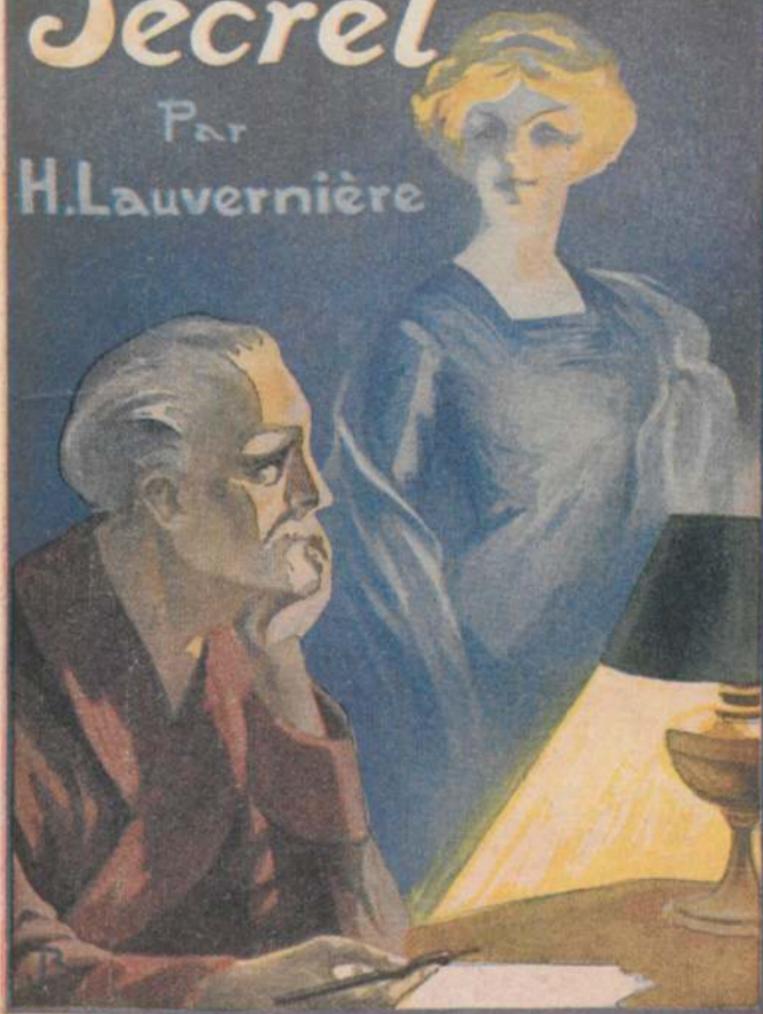


Le Mobile Secret

Par
H. Lauvernière



1 fr. 75



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (IX^{ème})

Publications périodiques de la Société du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e)

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le n^o : 0 fr. 50. Ab^l d'un an : 18 fr. 50 avec prime gratuite ; six mois : 10 fr.

La MODE et la MAISON

Modes, Ouvrages, Tricots, Ameublement,

Nouvelles, Chroniques variées, Recettes, etc.

20 pages dont 6 en couleurs. 4 pages de roman.

Le numéro : 1 franc. Abonnement d'un an : 27 fr. avec prime gratuite ;
six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le n^o : 0 fr. 75. Ab^l d'un an : 14 fr. avec prime gratuite ; six mois : 8 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,

Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T.S.F., etc.

Le n^o : 0 fr. 60. Ab^l d'un an : 20 fr. avec prime gratuite ; six mois : 12 fr.

MES ROMANS, Journal hebdomadaire

Chaque numéro contient deux romans inédits

16 pages dont 12 de roman

Le numéro : 0 fr. 30. Abonnement d'un an : 12 fr.
avec prime gratuite ; six mois : 7 fr.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le n^o : 0 fr. 30. Ab^l d'un an : 12 fr. avec prime gratuite ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 8 pages grand format dont 4 en couleurs.

Le n^o : 0 fr. 30. Ab^l d'un an : 12 fr. avec prime gratuite ; six mois : 7 fr.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 60.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

C92814 / 1.00

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION
"STELLA"

- Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.*
 Maria ALBANESI : 334. *Sally et son Mari.*
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
 Théo d'AMBLENY : 299. *Brugères blanches.*
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
 Max AULES : 288. *Nadia.* — 320. *Fausse route.* — 356. *Le Victorieuse.*
 P. et J. d'AURIMONT : 367. *Les Cours en exil.*
 Temple BAILEY : 352. *Le Fanal dans la nuit.*
 F. de BAILLEHACHE : 340. *La Fiancée infidèle.*
 Silva BELLONI : 357. *Le Chemin sans fleurs...*
 Lya BERGER : 374. *L'Aveu qui sauve.*
 H. BEZANÇON : 354. *Le Roman de Florette.*
 G. de BOISSEBLE : 364. *Mademoiselle de la Tour-Maudite*
 Marthe BOUSQUET : 373. *L'Idylle sous l'orage.*
 José BOZZI : 317. *Lendemain de bal.*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin.* — 359. *Après la tourmente.*
 Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève idylle du professeur Moindiox.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
 Jean de la BRETE : 3. *Rêver et Vivre.*
 André BRUYÈRE : 306. *Sous la bourrasque.*
 Lucienne CHANTAL : 376. *Le Jardin des rêves.*
 J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
 M. de CRISENOY : 310. *La Conscience de Gilberte.* — 353. *Sous l'Alguillon!*
 Eric de CYS : 543. *Lunes rouges.*
 Line DEBERRE : 372. *Loulette et son Mari.*
 DOMINIQUE : 365. *Le Secret de Gilles.*
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Heroic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
 H.-A. DOURLIAC : 280. *Je ne veux pas aimer!*
 A. de l'EPARS : 366. *Le Retour au bercail.*
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
 Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimer?* — 32. *Lequel l'aimait?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtre par la vie!* — 200. *Un an d'épreuve.*
 Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.*
 Marie GARIEL : 362. *Trop loin de moi.*
 Claire GÉMIAUX : 375. *Palodins modernes.*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
 Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.* — 348. *La Maison de Joëlle.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- Lita GUÉRIN : 351. *L'une et... les autres.*
Jan HAY : 350. *Sa part de bonheur.*
M.-A. HULLET : 289. *Les Cendres du cœur.*
W. HOWELLS : 355. *Volonté de femme.*
Jean JÉGO : 329. *L'Amoureux de Frida.*
Renée KERVADY : 287. *Cruel devoir.*
P. KORAB : 358. *Tête folle, Cœur profond.*
L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Georges de LYS : 346. *La Blessure cachée.*
MAGD-ABRIL : 363. *Jeunesse !*
MARIA-CLAUDIA : 349. *Triomphera-t-elle ?*
Hélène MATHERS : 369. *Petite dame verte.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*
Edouard MICHAUD : 378. *Le Chevalier vengeur.*
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.* — 350. *Vers l'avenir.* — 379. *Derrière le masque.*
Anne MOUANS : 281. *Plus haut !* — 337. *Gijsèle exilée.* — 361. *Pour la vie.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*
Claude NISSON : 297. *À la lisière du bonheur.*
Guy de NOVEL : 345. *Maître Nicole et son amour.* — 370. *Cœur égaré.*
Florence O'HOLL : 323. *La Dame d'Avril.*
Mme Charles PÉRONNET : 371. *L'Offrande.*
Marguerite PERROY : 285. *L'Impossible Amitié.*
M. PRIGEL : 368. *Marié malgré lui.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !*
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la Comtesse.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*
Pierre de SAXEL : 284. *Belle-Mère à tout faire.*
Gilberte SOURY : 324. *Maryalis.*
T. TOLBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle victoire.*
Gormaine VERDAT. — 377. *Les Jours nouveaux.*
Camille de VÉRINE : 255. *Telle que je suis.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Patricin WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 344. *Le Manoir de la Reine.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

C92814

H. LAUVERNIÈRE

LE MOBILE SECRET



COLLECTION STELLA

Éditions du Petit Écho de la Meuse
1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

Le Mobile secret

I

— Qu'y a-t-il, Julie? Oui, je ne veillerai pas trop tard... le 15 mars...

— Le 15 mars! A quoi pense Monsieur! Oublier la date d'aujourd'hui! oublier le jour où cette petite chérie s'est mariée,... où elle nous a quittés... A quoi pense Monsieur? Je savais bien que Monsieur était fatigué après une journée pareille!

— Fatigué? En tout cas, je n'ai pas sommeil. Allez vous reposer, ma bonne fille, je n'ai besoin de rien.

Julie sait, par une longue expérience, que mon

obéissance, illimitée, à certaine douce tyrannie qu'elle exerce sans conteste sur mon intérieur depuis quelque vingt-cinq ans, cède le pas à une invincible obstination quand je suis assis à mon bureau, devant un cahier de papier. La seule concession que je lui fasse, c'est de m'interrompre pour les repas, car je suis ponctuel. Mais le soir...

Aussi, jugeant inutile d'insister, elle a protesté seulement par un grand soupir. La porte refermée, j'entends les marches de l'escalier geindre une à une sous le pas devenu pesant de ma fidèle servante.

Le silence tombe autour de moi...

Il me semble, ce soir, lourd comme un couvercle de cercueil... Pourtant, hier, il était aussi profond. De mon cabinet, je n'entendais pas le souffle léger de la chérie qui dormait paisible au-dessus de ma tête, mais je la savais là... A défaut de mes oreilles, mon cœur sentait sa chère présence.

Aujourd'hui?...

Eh ! oui, Julie, je le sais,... nous sommes au 15 mai.

Ce matin, toute rose et blonde, sa gracilité couverte d'un flot de tulle, je l'ai conduite jusqu'aux fauteuils rutilants de rouge et d'or qui encombraient le cœur de notre vieille

Église et y faisaient l'effet de nouveaux riches se pavanant trop à leur aise parmi des choses vénérables et antiques.

Notre vieux curé a prononcé une allocution émue, et lui du moins était en harmonie avec les piliers vétustes et les voûtes verdâtres. Puis, après la bénédiction nuptiale, les serremments de mains et les embrassades, elle est ressortie, ma petite Clo, animée et souriante, au bras de celui qui est son maître maintenant, que j'appelle tout bas mon voleur...

Tout à l'heure, affirmant son droit de conquête, il l'a emportée triomphant dans sa minuscule *Amilcar*.

D'un joli beige rosé, son manteau de voyage et le petit feutre d'où s'échappait, sur l'oreille, une boucle de cet or pâle, couleur rare, que je n'ai jamais regardée sans penser à la mère... Une écharpe rose jetait sa flamme au vent, tortillée à la diable; elle la rattrapait d'une main, tout en me faisant de l'autre de grands gestes d'au revoir.

— A bientôt, parrain. Laissez-vous soigner par Julie!

Heureusement que cette dernière, la figure plongée dans son tablier, n'a pas entendu...

Que deviendrais-je si ses soins étaient plus encombrants encore?

Emberlificoté d'autant d'enveloppes que le pharaon exhumé, au péril de leurs vies, par ces bons Anglais, je reposerais dans l'ombre d'un paravent, à l'abri des vents coulis, des sautes de température, et surtout des inventions maléfiques du vieil indépendant qui s'agite dans ma cervelle et ne se couche qu'au moment où il lui chante...

Oui, Julie, vous aviez raison tout à l'heure, nous sommes au 15 mai... Le départ de l'enfant chérie, de ma petite Clo, évoque si intensément en moi le souvenir de sa mère, de celle que, dans le plus intime de mon être, je nomme « ma Claude »... ! Cependant, je ne l'ai jamais appelée que « Mademoiselle », et puis « Madame », et ma main n'a jamais qu'effleuré ses doigts menus dans un banal shake-hand.

En mourant, elle m'a donné sa fille, dans un testament ouvert à tous, sans explications.

Avait-elle su ? Avait-elle deviné ?... Il y avait trois ans que je ne l'avais vue, que je n'avais pu la revoir.

J'étais le parrain de l'enfant, l'ami intime du père, il ne restait pas de parents proches... Personne ne m'a disputé le trésor qui me tombait du ciel, qui m'a donné ma part du gâteau

de bonheur dont j'avais si chichement ramassé jusqu'alors les miettes.

Oui, Julie, le 15 mai... Mais il me plaît à moi d'être ce soir au 15 mars.

J'ai bien dit le 15 mars... De quelle année? Qu'importe! Je n'avais pas de cheveux blancs à cette époque.

Mon ami Duroisel est arrivé au ministère où nous passions de concert nos journées en bous et loyaux ronds-de-cuir. Il m'a entrepris :

— Dis donc, tu ne vas pas encore te défilier, ce soir? C'est sérieux, le patron vient de me le dire; il compte sur nous deux, serait très contrarié si nous lui manquions... Pas de migraine, hein?

— Tu sais bien que je suis un sauvage. Je ne vais nulle part. Pourquoi ferais-je exception pour le patron?

— Pourquoi? Et l'avancement, mon vieux? Vrai, tu n'es pas pratique!

— Ah! l'avancement! Pourvu qu'on me fiche la paix!

— Ah! mais, moi, cela ne me suffit pas! Si je vais seul chez le patron, ça retombera aussi bien sur moi.

Il me connaissait assez pour tirer avec maestria sur la ficelle voulue. Encore une fois je cédai.

— C'est bien, je passerai te prendre. A quelle heure?

— Vers neuf heures et demie, ça te va?

Il me tapotait l'épaule, enchanté de son succès.

— Je me demande pourquoi il s'est mis à recevoir tout d'un coup, le patron? Car, tu sais, ce sont des quinzaines, d'ici le carême.

Et, comme je me récriais pour protester contre une récidive, il reprit vivement :

— Ah! j'y suis! Il a une fille à marier!

Mais le rire ébauché se mua en une grimace et, l'air confus, il s'affaira autour du courrier à dépouiller que le garçon de bureau nous apportait.

Un être heureux, mon ami Duroisel!... Il l'avait toujours été de par les circonstances. D'une famille honorable, aisée, où les catastrophes étaient trop inconnues pour être redoutées.

Un être heureux aussi de par son naturel... Un caractère facile, sachant extraire du plaisir de menues choses.

Un être heureux, enfin, de par son cœur,... trouvant de la joie à voir le bonheur des autres, plus encore à en donner. Fermant les yeux sur le malheur, détournant la tête pour ignorer

les larmes, ainsi inconsciemment égoïste, et trop souvent — faute d'une compréhension assez aiguisée, d'une intelligence assez prompte, — il gaffait...

Le cœur, parfois, tirait la sonnette d'alarme, le cerveau s'embrouillait. C'était trop subtil pour lui...

Mon ami Duroisel? Un cœur loyal et tendre, mal attelé à une intelligence moyenne.

Je le regardais, son bon regard voilé d'une inquiétude, et, sans rancune, voulant dissiper le nuage :

— Eh bien, mon cher, mets-toi sur les rangs. Ce que je sais du patron et de sa famille te va parfaitement.

Je riais, si réellement détaché personnellement de la question qu'un sourire épanoui me récompensa immédiatement.

— Tu crois? fit-il. Tu me donneras ton avis. J'y tiens essentiellement. Tu es meilleur observateur que moi.

Sans sot orgueil, je crois qu'il disait vrai, et à cela il y avait plusieurs raisons. La principale, en l'occurrence, c'est que je n'avais, je ne pouvais avoir aucune visée personnelle.

C'est bien là ce qui avait arrêté si net le brave garçon tout à l'heure.

Pour une jeune fille en situation de choisir, je ne pouvais me mettre sur les rangs. Je n'étais cependant ni bossu, ni cagneux, ni hydrocéphale. J'avais deux yeux, un nez, une bouche conformes aux règles que l'art a imposées aux types de race latine; mais lorsque j'eus douze ans, la nature ne crut pas devoir achever son ouvrage. Elle m'oublia avec ma taille de collégien de quatrième... Et quand le duvet qui annonce fièrement l'homme ombra mes lèvres, je compris que je n'aurais jamais que la taille d'un enfant!

Peut-être ai-je pris trop à cœur cette disgrâce. J'ai plus d'une fois croisé des hommes de ma taille qui n'ont pas pour cela entravé leur vie. Lui demandais-je trop, à la vie? Je n'ai jamais eu de goût pour les miettes, les soldes, les laissés-pour-compte. J'avais l'impression — orgueil peut-être — que cerveau et cœur avaient eu leur ration complète. Le corps avait flanché, tant pis pour lui. Il vivrait en marge de ceux qu'il n'avait pas su égaler plutôt que d'entraîner mon moi intérieur dans des compromissions qu'il ne méritait pas.

Maintenant que je suis vieux, je comprends toute l'intransigeance de mon raisonnement. Toutefois, personnellement, je ne le regrette pas. Si petite qu'ait été, en apparence, ma part

de joie, elle me paraît d'une essence si rare, son parfum m'enivre encore d'un si subtil bonheur que je n'échangerais contre nulle autre.

... Oui, c'était le 15 mars. Il faisait sec et froid. Après mon dîner de solitaire dans le petit restaurant à quinquets où j'étais à l'aise, parce que, si connu, personne ne me regardait, je suis rentré chez moi pour m'habiller, soigneusement; méticuleusement — c'est une de mes manies d'être toujours impeccable, — mais bien insoucieux de ce qu'on pourrait en remarquer.

Le patron, comme nous l'appelions entre nous, M. Grandeau, haut bonnet du ministère et notre chef direct, habitait un appartement cosu d'une maison neuve du boulevard Saint-Germain : bel escalier, galerie spacieuse, grand salon blanc et or, luxe de bon aloi.

J'entrai derrière Duroisel. Il n'était pas assez grand pour souligner ironiquement mon exigüité, il me masquait cependant complètement.

M. Grandeau vint à nous avec un empressement qui s'adressait à tout autre qu'à deux fonctionnaires sous ses ordres. Il nous présenta à sa femme, toute jeune encore, malgré une sévère toilette de soie sombre; puis, scrutant du

regard les groupes qui papillonnaient au milieu du salon :

— Claude ! appela-t-il.

Presque derrière moi, une voix répondit :

— Que voulez-vous, papa ?

Le timbre résonne encore dans mon oreille... Et combien de fois, ces dernières années, il m'a charmé encore, car en me donnant sa fille elle m'a donné aussi le timbre de sa voix, et son regard, et...

Elle était devant nous, tendant une main distraite.

Et comme à ce moment-là une invitée de bonne volonté s'appêtait à payer son écot, sous forme d'une quelconque romance, je me glissai dans l'embrasure d'une porte d'où j'espérais être oublié, mais d'où je pourrais sans gêne la regarder.

Je sais bien que c'est de ce premier instant que je l'ai aimée !

Nulle vision d'avenir, pas la moindre ébauche de projet, ... j'étais en marge. Mais pourquoi aime-t-on ? Et comment peut-on s'empêcher d'aimer ? Plus d'une nuit, j'ai pesé et retourné ce problème sans jamais en trouver la solution.

L'amour est quelque chose de mystérieux. Et comment l'expliquer puisqu'il annihile la

raison? Lorsque par hasard il la satisfait, il devient indestructible, mais c'est simple coïncidence. La raison ne crée pas l'amour. S'ils ne sont pas d'accord, le jugement est faussé. C'est en oubliant ces vérités que souvent l'on raille l'amour chez autrui. On lui cherche un pourquoi qui n'existe pas. Le dicton populaire l'a bien dit : « L'amour est aveugle. »

Mais quelle puissance il a ! Soit qu'une conscience délicate l'enchaîne dans la voie droite, soit qu'il emporte à la dérive — toutes digues rompues, — ce tyran tour à tour irradie et broie le pauvre cœur humain.

Je me suis demandé aussi pourquoi de menus incidents, de futiles détails s'enfoncent dans la mémoire, comme un fer rouge sur une peau fraîche, pour répondre ensuite au premier appel, alors que tant de choses impressionnantes ont coulé tout doucement dans les oubliettes d'où nulle volonté ne peut les tirer...

C'est ainsi que je revois si distinctement un vieux monsieur assis ce soir-là devant moi. De sa chevelure d'antan, seule une houppette se dressait sur l'oreille, et elle m'agaçait prodigieusement, car elle se postait en écran entre « elle » et moi.

« Elle ! » Elle était assise dans son coin favori, sur un canapé posé en angle, derrière

une table chargée d'albums. Ses cheveux relevés formaient une auréole comme en ont les saintes des primitifs italiens et leur couleur était semblable : d'or pâle, ... ceux mêmes de ma petite Clo, mais pour celle-ci, les boucles coupées court gâminent sur ses oreilles et dans son cou.

« Elle ! » Sa tête se détachait sur une corbeille de bleuets dont la couleur crue décelait le chaud soleil du Midi qui les avait fait éclore. Sa robe, d'un bleu plus pâle, en semblait un reflet.

A côté d'elle une amie, dont le teint mat et brun contrastait violemment, causait à voix basse. Duroisel était debout, de l'autre côté, le regard brillant, l'air satisfait, évidemment sous le charme qui émanait, si prenant, de la jeune fille. Heureux ! Ne l'avait-il pas toujours été !

« Elle ! » Je la revois nettement, je la retrouverais entre dix mille !... Et quand je veux saisir ses traits, ils m'échappent, ou plutôt, c'est Clo qui se dresse devant moi, si pareille à sa mère. Mais, elle, la chérie, elle passe ses bras autour de mon cou, m'embrasse tendrement :

« Parrain, je vous aime tout plein ! »

Le cerveau vide, le cœur battant la chamade,

j'étais parti, m'apercevant soudain que le salon se vidait. Duroisel était cependant là encore, s'attardant à causer à M^{me} Grandeau. Celle-ci avait passé un bras autour de la taille de Claude, qui semblait lasse et ne répondait que par monosyllabes.

Je me suis retrouvé sur le trottoir du boulevard Saint-Germain, tenant en main le chapeau et le parapluie que le domestique avait dû y déposer charitablement ; mais je ne me souvenais plus de rien...

L'intelligence travaille à rebours lorsqu'on est amoureux. J'avais préparé une réponse sensée à la question qui allait jaillir de notre première rencontre, Duroisel et moi. Quand il lança, triomphant : « Comment la trouves-tu ? » elle s'étrangla inopportunément dans ma gorge.

— On ne peut pas juger du premier coup !

Cette réponse, je l'ai articulée, et elle m'a autant surpris que lui-même.

— Du premier coup ! Ah ! bien, tu es difficile ! Celle-là, il suffit du premier coup. Voyons, mon vieux, tu ne l'as pas regardée, je parie.

Je le laissai sur cette croyance, aussi véridique que ma stupide réponse, constatant que c'était

pour lui une détente de penser que je n'avais pas de regret!

En fait, voulant désespérément rester en marge, je m'inquiétais surtout de savoir si Duroisel pourrait la rendre heureuse. Du cœur de mon ami, je ne doutais point. Se contenterait-elle du cerveau?

Si emballé, si amoureux, si fou que je fusse, je ne la connaissais pas, en somme, pour répondre à cette interrogation.

II

— Oui, Julie, je me coucherai de bonne heure ce soir. J'ai mauvaise mine? Où allez-vous chercher cela? Je me porte très bien, je vous assure.

Quinze jours de rêve... Je suis ce soir au 29 mars...

Duroisel ne me recommande pas d'éviter la migraine, il ne tient plus en place, et j'ai fait sa besogne en plus de la mienne, seulement je crains un peu d'avoir adressé au receveur de Quimper la note confidentielle réservée à celui de Privas, et n'ai-je pas, sur cet état, fait deux additions au lieu d'une soustraction?

Très peu de monde dans le salon du patron. Claude nous accueille en vieilles connaissances, son sourire est plus expansif que le premier jour, son charme inégalable...

On cause par groupes. Claude nous a entraî-

nés, Duroisel et moi, auprès de son canapé, et nous avons pu nous asseoir, le nombre des sièges étant supérieur à celui des invités.

Visiblement, elle veut faire causer Duroisel; je suis là pour éviter un tête-à-tête trop significatif.

Mon ami, assez médiocre causeur naturellement, a perdu dans son émoi le peu de faculté d'élocution qu'il possède. Claude s'épuise à chercher des sujets variés. Elle effleure le dernier roman de Boylesve : *l'Enfant à la balustrade*, apprécie la musique de Rabaud dans son adaptation de *la Fille de Roland...* Elle a admiré, au cercle Voney, la délicieuse *Carlotta* de Lefebvre, parcouru le salon des femmes peintres...

Ses appréciations trahissent le goût fin, délicat d'une femme instruite. Mais tout cela est bien compliqué pour l'homme, heureux sans phrases, qui tortille ses gants et trouve que la vie est belle sans se charger l'esprit de tant de complications ! Il laisse tomber piteusement la balle.

En vain l'amie brune vient à la rescousse...

Dans ma solitude j'avais beaucoup lu, beaucoup pensé, écrit même, quoique « cela » dormît pour jamais au fond d'un tiroir. Je m'étais sou-

vent glissé, le dimanche matin, dans les musées, à l'heure où les gardiens peuplent seuls les galeries : mais ce magasin qu'était devenu mon cerveau, je le tenais fermé à triples verrous.

Que s'est-il donc passé, à ce moment, dans le salon blanc, devant l'auréole d'or pâle et les yeux bleus ?

Moi, le timide, moi, le monosyllabique, j'ai relevé une appréciation lancée par Claude sur *la Sorcière* de Sardou que Sarah Bernhardt venait de créer merveilleusement. J'approuve l'opinion de Claude, je l'explique, je la discute.

Etonnée un instant, elle sourit, contente du partenaire inopiné. Elle rétorque : nous voici en plein jeu. Nous nous renvoyons le ballon allégrement avec des mots drôles, des citations à la diable; les noms voltigent; nous évoquons tout le théâtre de Sardou, le répertoire de l'incomparable tragédienne...

Nous nous entendons souvent, et, tout à coup, dégonflé comme par une pointe de pignard, je mesure ma folie...

A mon tour, je reste bouche close. Une gêne se glisse dans notre groupe. L'amie, qui jugeait peut-être avoir été laissée trop à part, lance les noms de deux Italiens qu'un duel retentissant

rend célèbres pour huit jours. Les mauvais plaisants disent que le combat s'est terminé par une ampoule dans la main d'un des adversaires, et un dîner au champagne... Mais c'est du sport, et cette fois Duroisel réplique. Il se meuble l'esprit chaque jour avec le contenu d'une demi-douzaine de journaux sportifs, et il est ferré sur tous les détails.

La conversation reprend sans moi. Tassé sur ma chaise, je me tâte avec inquiétude. C'est la première fois que pareille audace m'a saisi...

Non. Un souvenir de potache me revient...

Ma petite taille n'avait pas lénifié mes rapports avec mes camarades de collège, à l'âge où on est cruel sans le savoir.

Dédaigné pendant les récréations, bafoué à la sortie des cours, ne pouvant honorablement concourir à tout jeu réclamant de la force et de la hauteur, timide et sauvage à l'excès, que faire sinon travailler? Aussi étais-je à la tête de ma classe, choyé de mes professeurs qui s'enorgueillissaient de mes succès, et, en cela, nullement jaloué par les camarades dont le travail était le dernier souci.

Le baccalauréat avait donc été facile pour moi jusqu'à l'oral. Là, j'avais vaguement balbutié, pataugé. Heureusement, l'écrit me donnait une

formidable avance. Mais, au dernier examen une douloureuse avanie m'avait complètement désarçonné.

L'examineur, revêché, en me voyant répondre à l'appel de mon nom, s'était mis à tonner.

— Qu'est-ce qu'il f... ici ce galopin-là? Vous vous payez ma tête? J'ai appelé de Brayet. Allez au diable!... Où est-il, le nommé de Brayet?

La salle se mit à danser devant moi, je voyais les gens marcher au plafond, la table à laquelle je m'accrochais pour ne pas tomber glissait entre mes doigts... Je fermai les yeux et sentis mes jambes fondre sous moi.

Tout à coup, une main m'a attrapé l'épaule, m'a secoué vigoureusement :

— Allons, de Brayet, ne tournez pas de l'œil... Mon cher Maître, permettez-moi de vous présenter mon meilleur élève, Jean de Brayet. Si vous voulez bien parcourir son livret scolaire...

J'avais reconnu la voix de mon professeur de latin.

Un grognement indistinct se fit entendre de l'autre côté de la table :

— Ah ! vraiment ! Hum !

Je rouvris les yeux. Mon professeur se penchait vers moi avec un sourire encourageant.

— Allez-y, mon garçon... Du cran, voyons!

Et le même phénomène s'est produit qui, tout à l'heure, en face d'une Claude attentive et intéressée, m'a électrisé.

L'examineur m'avait lancé d'un geste bourru le livre des *Narrationes*. Je le pris, le laissai s'ouvrir ostensiblement où il voulut, et commençai le premier paragraphe.

La mine renfrognée, les yeux méfiants sous les sourcils froncés, l'examineur écoutait. A la dixième ligne, il m'arrêta :

— Assez! Traduisez.

Je repris cette fois dans un français, sinon élégant, tout au moins correct. Le professeur, transparaissant à travers la peau de hérisson qui le muait en examineur, ponctuait maintenant ma traduction de :

— Bien, très bien, juste, et autres interjections de gourmand satisfait.

Si bien qu'il ne me tint quitte qu'à la fin de la page. Se tournant alors vers son voisin de gauche, qui, amusé, suivait la scène :

— Voilà la première fois qu'un candidat s'avise de savoir le latin. Dommage qu'il soit si petit!

Harponné par ma sauvagerie, comme par un étau qui ne relâche sa pression que pour mieux la reprendre ensuite, je m'étais enfui...

Là, dans le salon de M^{me} Grandeau, je ne pouvais me sauver ainsi; du reste, je ne le désirais pas. Je venais de découvrir chez Claude une intelligence, une compréhension des choses de l'esprit qui me ravissaient. Cet incident de bachot, qui s'était déroulé en film dans mon cerveau, ne m'empêchait pas de suivre la conversation qui se poursuivait en dehors de moi.

Claude l'avait vite remise sur un sujet plus sérieux. Elle parlait maintenant d'œuvres sociales, religieuses... De l'hôpital Saint-Joseph se dressant victorieux avec son armée de cornettes de Saint-Vincent de Paul, en face des hôpitaux officiels. Elle avait entendu Faguet discourant à la fête des vingt-cinq ans du même hôpital et le qualifiant du nom charmant de « Cité d'amour », et elle citait cette pensée qui l'avait particulièrement frappée, émise en allusion aux débuts de l'œuvre lancée comme tant d'autres au mépris de la plus banale prévision humaine : « Quand on met l'avenir dans son jeu par une foi ardente, c'est comme si on y mettait l'infini. »

Je ne parlais plus, je la regardais. Avec son

auréole d'orante, sa robe bleu pâle du premier jour, son sourire de Joconde, qu'elle me plaisait !...

Et, malgré moi, elle m'entraîna de nouveau, s'adressant particulièrement à moi pour discuter du livre de Thureau-Dangin sur la *Renaissance catholique en Angleterre*. Tous ces grands noms : Pusey, Manning, Wiseman, Klebbe et, au-dessus de tous, Newman, m'étaient familiers. Lisant facilement l'anglais, je les avais étudiés, curieux de psychologie, d'états d'âme. Elle se passionnait pour leur foi ardente, leur douloureuse et héroïque recherche de la vérité...

Comment n'ai-je pas compris, ce soir-là, la vie cachée, le ressort secret que, bien plus tard, j'ai su avoir été la clef de sa vie, le meilleur d'elle-même... J'en étais si loin alors !

La soirée avançait. Claude me paraissait maintenant préoccupée, soucieuse, causant avec quelque effort.

Pourquoi ?

Nous étions sortis ensemble, Duroisel et moi. En bas de l'escalier une pluie torrentielle me rappela que j'avais oublié mon parapluie chez le patron. Je remontai.

La porte était restée entre-bâillée, la galerie

plongée dans l'obscurité. Pensant inutile de déranger un domestique, j'allongeai le bras vers le porte-parapluies. On causait dans le salon, une portière masquait la porte évidemment ouverte.

J'entendis la voix de M. Grandean. A quelques mots je compris qu'il plaidait la cause de mon ami. Je me sentais horriblement indiscret, et, dans mon trouble, n'osant avancer d'un pas, je ne trouvais pas mon parapluie.

Tout à coup la voix de Claude m'est arrivée assourdie, mais si distincte qu'elle sonne encore dans ma tête :

— Oui, papa, je comprends bien, mais c'est dommage qu'il soit si petit !

Une seconde plus tard j'étais sur le trottoir, sans mon parapluie que je n'ai jamais réclamé, et je m'éloignai sous l'averse, sans vouloir entendre Duroisel me criant :

— Es-tu fou ? Viens sous mon parapluie puisque tu n'as pas le tien.

Je ne sais quel chemin j'ai pris ce soir-là pour rentrer dans le sombre hôtel où j'habitais, tout près des gouttières. Pas le plus court, assurément, car, le lendemain, la vue de mes vêtements évoqua chez ma femme de ménage une histoire de plongeon dans la Seine que je démentis vainement.

Cependant cette phrase, que je me répétais inlassablement : « Dommage qu'il soit si petit » ne m'avait apporté aucune désillusion. Énoncée ou non, c'est à elle que je me heurtais toujours, de tous les côtés...

Je n'avais pas songé une seconde pouvoir épouser Claude... Quand j'ai repris assez de sang-froid pour voir clair, c'est un peu de bonheur que j'y ai trouvé.

Pendant une heure, j'avais montré ce que ma timidité cachait habituellement, et cela avait suffi pour amener un regret chez elle. C'était plus que mon humble amour espérait, et il fallait qu'il s'en contentât, car jamais il n'aurait davantage...

Sont-ce ces trois mots qui m'ont empêché d'être jaloux de Duroisel? Je n'ose dire non. Ce serait bien humain !

Pourtant, dès ce moment, j'aimais Claude si profondément que tout en moi était tendu vers son bonheur à elle. Le mien ne pouvait être que le reflet du sien, subordonné au sien, en dépendant étroitement. Je ne concevais pas autrement le peu de joie que je pourrais glaner encore. Ce n'était pas désintéressement, sacrifice de ma part, c'était égoïsme, comme tout ce qui touche à l'amour. Sa souffrance à elle m'eût été intolérable; et les semaines qui suivirent cette soi-

rée du 29 mars m'auraient été moins pénibles si j'avais été certain que mon brave Duroisel fût capable de satisfaire l'esprit si délicat, si cultivé que j'avais découvert en Claude.

Mais les événements marchaient sans prendre mon avis.

Duroisel invité plusieurs fois à dîner, les quinzaines interrompues par un très vague deuil, et, à la fin d'avril, sans que j'aie cherché à la revoir, Claude était fiancée.

III

Jamais auparavant je n'avais aimé... Claude était mon premier amour. Il devait être l'unique.

Ma sauvagerie, mon horreur des nouveaux visages, qui me toisaient avec moquerie ou pitié, suivant la qualité de leur cœur, m'avaient beaucoup isolé.

J'étais entré au ministère, où mon père finissait sa carrière, non par goût, mais parce que je savais y avoir un minimum de frottement avec mes semblables, n'ayant pas de rapport avec le public pour mon service.

Deux ans avant l'époque où je connus Claude, assulé par la perte de mes parents, enlevés tous deux en quelques semaines, j'avais eu la velléité, en voyant les oiseaux du Luxembourg faire leur nid, de bâtir aussi le mien.

L'amour était bien absent de cette histoire assez sotté en elle-même.

Ce printemps-là une jeune fille était venue prendre son repas de midi au même petit restaurant que moi. Par hasard, elle s'était installée à la table proche de la mienne. Je n'avais remarqué qu'une chose : elle était de ma taille. Sa figure ? L'ai-je seulement jamais regardée ? En tout cas, il m'est impossible de me rappeler ses traits. De menues politesses sous forme de salière ou de carafe échangées, des propos philosophiques sur la pluie ou le soleil, suivant que l'une avait humecté nos pieds ou l'autre brûlé notre cou... Ma foi ! je crois que nos conversations n'avaient pas été plus loin.

Si ! Elle m'avait expliqué, à propos d'un plat qui n'était pas de son goût, qu'elle regrettait l'éloignement de son logis, perché à Montmartre, car sa mère faisait très bien la cuisine.

Je ne savais ni son nom, ni son rang social. Sa façon de s'exprimer, ses manières, étaient correctes... cependant !

Mais je continuai à surveiller dangereusement les roucoulements des pigeons dans les marronniers fleuris, et un jour, au lieu de la quitter au seuil du restaurant, je lui proposai d'aller passer ensemble, au Luxembourg, l'heure qui nous restait de libre.

Elle accepta très simplement, et comme je

n'avais pas le temps de cheminer dans des travaux d'approche trop compliqués, aussitôt que nous fûmes assis sur un banc ombragé je débitai mon boniment. J'étais seul, j'avais assez de fortune pour lui assurer l'aisance, je désirais l'épouser.

Je traçais des dessins fantastiques avec ma canne, tout en faisant ma déclaration, aussi courte que glaciale. Je ne songeais nullement à être amoureux... Je pensais aux moineaux qui s'appelaient au-dessus de nos têtes.

— Qu'est-ce qui vous a donné cette idée? demanda-t-elle.

Mon idée était idiote... Ma réponse le fut astant.

— Je ne suis pas grand, ai-je balbutié, et j'ai pensé...

Arrêté par une succession de petits « glouglous », qu'elle essayait d'étouffer, j'attendais, les yeux toujours fixés sur le bout de ma canne, l'oreille tendue vers ma voisine.

Était-ce l'émotion?

Les glouglous... se précipitaient. Enfin, comme une fusée, ils éclatèrent, s'épandirent en un fou rire inextinguible.

Par instant elle haletait :

— Pardon ! je suis stupide, ... c'est plus fort que moi...

Elle avait tiré son mouchoir, l'écrasait sur sa bouche, essuyait ses yeux, hoquetait.

Ma canne traçait des bonshommes tout petits avec des hauts de forme aussi grands qu'eux.

« Pauvre imbécile ! cela t'apprendra à regarder les oiseaux faire leur nid !... »

Elle reprit enfin respiration. Elle regrettait vraiment ce fou rire, s'excusait encore.

— Mais, voyez-vous, justement parce que je suis petite, je n'épouserai jamais qu'un homme grand. C'est si drôle votre idée...

Saisie à la gorge d'un nouveau fou rire, elle se leva, jetant encore un « excusez-moi » étranglé, et se sauva...

Je la regardai s'éloigner, zigzaguant entre les nourrices plantureuses, les voitures d'enfant, les gosses poursuivant leurs balles. A ses épaules soulevées par saccades, à sa démarche sautillante, je voyais qu'elle riait encore.

Le lendemain, elle ne vint pas au restaurant...

Je ne l'ai jamais revue... et j'ai changé ma promenade. La vue des nichées de moineaux m'étant pernicieuse, je me suis mis à bouquiner sur les quais. J'y ai pris les goûts d'un bibliomane, j'y ai connu la chasse pas-

sionnante des livres rares dans les boîtes de zinc des bouquins à vingt sous, et ceux-là ne m'ont jamais ri au nez.

Non, je n'avais jamais aimé jusqu'au jour où j'ai rencontré Claude. Je sentais qu'aucune autre femme n'existerait jamais pour moi. Je l'aimais uniquement, et ce n'était pas sans déchirement que je voyais ma route s'enfoncer solitaire dans l'avenir.

IV

— Qu'y a-t-il, Julie? Comme vous voudrez. Ces détails me sont indifférents... Oui aujourd'hui, le 1^{er} juin. Oh! je sais bien que c'est le 1^{er} juin... Hier, vous êtes entrée à mon service...

— Hier! grand Dieu! Monsieur a dit hier! Je savais bien que « d'écrivasser » comme cela est mauvais à Monsieur... Peut-on dire! Il y a vingt-cinq ans que je suis au service de Monsieur!...

— Oui, oui, ma bonne fille, je m'entends... Ma plume reprend sa course. Julie est sortie et, derrière la porte, je l'entends :

— Hier!... Pauvre Monsieur! Il a dit hier!... Oui, j'ai dit hier! N'est-ce pas aujourd'hui que Claude s'est mariée? Je revis si intensément

cette journée! Qu'est-ce que vingt-cinq ans écoulés! Qui a dit que le temps est un mythe? Et c'est justement la veille que Julie... Sans cela j'aurais depuis longtemps oublié le jour de son arrivée!

C'était quelques jours avant le mariage de Claude...

Ces dernières semaines avaient-elles appesanti mon pas, courbé mes épaules? La concierge, aussi immobile que sa loge, inlassablement piquée sur le pas de sa porte en sentinelle perpétuelle, m'a demandé si j'étais souffrant.

Un burlesque incident avait achevé une déroute déjà oscillante. Le restaurant où je prenais mes repas depuis la mort de ma mère fermait ses portes.

— Monsieur sait, m'avait dit le serveur d'un air mystérieux, la patronne s'en va. Elle n'a pas trouvé à vendre son fonds; pas étonnant, il ne vient plus personne!

L'incorrigible distrait que je suis a alors constaté d'un regard circulaire que nous étions en tout trois clients ce soir-là. Quoique la salle fût exigüe, cela paraissait assez nu.

— Quand ferme-t-il?

— D'aujourd'hui en huit. Mais que Monsieur

ne se tourmente pas. J'ai trouvé une place dans un vrai restaurant; c'est près d'ici, et pas à comparer.

Et après un coup d'œil de dédain autour de lui :

— Une salle où on peut mettre cinquante couverts, des glaces partout ! des fleurs ! Monsieur viendra avec moi...

Il estimait, le brave homme, que j'étais incapable de changer de restaurant tout seul.

Je n'ose dire qu'il eût tort. J'étais au point où tout mouvement, tout rassemblement d'idées fait mal; et cela en plus de ma distraction habituelle et de mon peu de souci de confort personnel... Oui, vraiment, aurais-je su ?

Je suis sorti la tête vide, le cœur anesthésié, ne pensant même pas à l'établissement « avec des glaces partout ». En avais-je vraiment besoin pour me rappeler que j'étais petit, trop petit !

« Dommage qu'il soit si petit ! » chantait la voix aimée qui mardi dirait « oui »... Mais ce ne serait pas à moi.

J'avais ce jour-là un cœur de vingt ans dans un corps de quatre-vingts. Je m'accrochais à

la rampe pour me hisser de marche en marche jusqu'à ma porte. Et là, quel nouveau cataclysme m'attendait?

Les restes de mon petit déjeuner traînaient sur la table de la salle à manger; dans ma chambre, mon lit bâillait comme au matin; et quand, réfugié dans mon bureau, ma lampe s'est mise à clignoter, me disant clairement qu'elle avait soif, l'idée de la remplir s'est dressée comme un acte d'énergie dont j'étais incapable ce soir-là.

Je me suis assis près de ma fenêtre ouverte. Une averse d'orage avait abattu la poussière dont s'enrobe habituellement la capitale; le ciel clair, de rose qu'il était d'une dernière touche de soleil, passa au mauve, au bleu pâle; les étoiles s'allumèrent une à une dans l'infini qui se creusait plus intensément bleu, plus profond.

Il me venait un étrange parfum : bouffées d'écurie qui montaient de la cour, bouffées de fleurs, le pot de giroflées qui s'étalait à la minuscule fenêtre taillée dans l'ardoise du toit, en face de moi.

Je voyais, à travers les grappes odorantes, le chignon de l'ouvrière, sa nuque penchée sur l'ouvrage, et parfois la main s'élevait, l'aiguille

aux doigts. Elle travaillait encore dans la pénombre envahissante.

Enfin, n'y voyant décidément plus, elle releva la tête. Les deux mains en l'air, elle s'étira. Maintenant c'était le visage sur lequel les fleurs tressaient des arabesques pourpres.

Ma voisine? Depuis quand? Je l'ignorais. C'était la première fois que je paressais à ma fenêtre et que je prêtais une attention, du reste toute machinale, à mes alentours.

Les mains jointes derrière la tête, les coudes pointant en l'air comme deux chandelles, elle se mit à fredonner une scie de café-concert. Puis tout à coup l'air changea, la voix se fit criarde, les paroles s'implantèrent dans mes oreilles comme une vrille :

Je me suis mariée jeudi,
Mon Dieu! quel homme! quel petit homme!
Je me suis mariée jeudi,
Mon Dieu! quel homme! qu'il est petit!

Les mots résonnèrent douloureusement; c'était un écho si burlesque et si fidèle en même temps des pensées qui bourdonnaient dans mon cerveau!

Stupidement, j'attendais avec angoisse la suite, me rencognant dans mon fauteuil, de crainte d'effaroucher la chanteuse.

Mais estimant s'être assez reposée, elle se leva, ferma la fenêtre, et un instant après le chignon et la nuque blanche se profilèrent sur la lumière d'une lampe. L'ouvrière avait repris son ouvrage...

Et comme je n'avais pas la même ressource, je me suis couché. Et j'ai eu un affreux cauchemar. Une troupe de gnomes me poursuivaient en glapissant d'une voix aiguë : « Mon Dieu ! quel homme, qu'il est petit ! »

Le lendemain matin, mon croissant quotidien m'attendait à sa place accoutumée. J'avais oublié l'absence de ma femme de ménage.

Mais, le soir, derrière la porte entre-bâillée de ma propriétaire, sur le premier palier, sa domestique guettait mon passage.

— Monsieur, dit-elle, me barrant carrément l'escalier, Madame veut absolument parler à Monsieur.

Cette qualité de propriétaire était fort accessoire pour moi. Il habitait là une amie de ma mère; et, tant par affection personnelle que par pure bonté débordant de son cœur sur tous ceux qui n'avaient pas leur coupe pleine, elle veillait maternellement sur moi.

En automate, je fis demi-tour.

— Madame, le v'là !

Cette introduction ultra-protocolaire mit en joie ma vieille amie.

Dans les replis d'un paravent de vieille soie cramoisie, au fond d'une bergère Louis XV, elle était blottie, toute menue dans sa robe noire de veuve. Les doigts fins maniaient les aiguilles d'un tricot charitable, ou bien feuilletaient un livre. Les traits délicats semblaient de vieil ivoire. Une mousse blanche encadrait la figure d'un treillis de fils d'argent; et, dominant le tout, faisant oublier ce qui n'était pas eux, de grands yeux noirs pétillaient de gaieté, de malice, de jeunesse même.

Qu'elle était donc charmante, ma vieille amie !

— Mon cher enfant, fit-elle en tapant sa main sur la chaise basse tout près d'elle, pour m'y faire asseoir, où vas-tu aller prendre tes repas ?

— Ah ! vous savez ?

— As-tu donc oublié que le serveur de ton petit restaurant est le neveu de ma Justine ?

— C'est vrai.

— Eh bien, que comptes-tu faire ?

— Rien !

Elle scruta un instant ma physionomie.

D'une extrême discrétion, elle semblait ignorer les malheurs qu'elle secourait le plus assidûment, lorsqu'on cherchait à les lui cacher. Elle prit le parti de rire.

— Tu comptes cesser de manger ?

— Ce serait bien plus commode, grognai-je, la voix lasse.

De nouveau, elle me regardait...

Et devant ces yeux dont une tendre, une indulgente pitié assombrissait l'habituelle gaieté, j'ai parlé...

Nulle autre, jamais, n'a su mon secret. Mais j'avais senti tout à coup, ce soir-là, que le confier à ma vieille amie me rendrait un peu du courage qui flanchait sérieusement.

Elle laissait, bonde sautée, couler tumultueusement l'écume qui avait fermenté trop fort depuis deux mois. Son regard, seul, m'encourageait.

Je lui dis mon impression du premier jour, l'enchantement de notre deuxième entrevue... et aussi que je n'avais pas aspiré un instant à ce qui ne pouvait être, bien résolu à me contenter de rêver mon secret en silence.

Elle était soucieuse.

— Je n'aime pas ces histoires-là, dit-elle enfin. Je souhaite que cette jeune fille soit heureuse, ait beaucoup d'enfants, et... que tu l'oublies.

— Ah ! cela, jamais !

— Tous les amoureux disent cela, et tous oublient.

— Oui, souvent. Mais je ne suis pas dans les conditions de « tous » ; et, à cause de cela, ne croyez-vous pas qu'il m'est plus difficile d'oublier ?

— Pauvre enfant ! fit-elle.

Ses yeux s'embruèrent un instant ; mais secouant la tête, elle reprit, obstinée :

— Tu ne la connais pas. Tu ne l'as vue que deux fois !

— Oui, mais sur ces deux fois, une heure de causerie où, inconscients de ceux qui nous entouraient, nous avons jaugé ce qui ne paraît pas au dehors...

Je m'interrompis brusquement.

Que, moi, je l'eusse jugée, je pouvais le revendiquer hautement, mais son appréciation à elle : « Dommage qu'il soit si petit », ce n'était plus mon secret, il appartenait à une autre ; même ma vieille amie ne devait pas l'entendre.

Et pour clore ma défense, je passai soudain à l'attaque.

— Avec cela que des yeux comme les vôtres n'ont pas fait de conquêtes aussi rapides !

Elle vit que la confiance m'avait soulagé, et aussi que je voulais la terminer là. Avec son tact impeccable, elle me suivit aussitôt sur ce nouveau terrain, et sa gaieté reprit le dessus :

— Mes yeux ? Ils m'ont valu en effet un certain nombre de demandes en mariage. Comment prendre au sérieux une déclaration éclosée sur un si mouvant point de départ ! Dans ce temps-là, les parents disaient le premier mot et parfois le dernier... Je n'ai connu que les demandes filtrées par eux. Ah ! si, pourtant !

Elle s'amusait de ces vieux souvenirs et souriait en voyant sa gaieté désassombrir ma physionomie.

— Oui, un jour, la femme de chambre, corrompue par un louis, m'apporta un poulet bien tourné. Je suppose que mon soupirant avait heurté en vain à la porte paternelle avant de se lancer dans cette affaire de comédie. Je n'avais noté, d'une brève rencontre à un bal, que son extrême embonpoint.

« En fille bien élevée je portai le billet doux à ma mère et je me gardai d'y répondre ; mais,

follement amusée de l'aventure, j'avais eu l'imprudence de dire devant la soubrette : « Il faudrait d'abord qu'il perdît sa graisse. »

« Un mois après, un nouveau louis d'or me valait un nouveau billet m'annonçant qu'on avait suivi héroïquement un traitement *ad hoc*...; le monsieur espérait donc... »

Ravie de m'avoir pour de bon déridé, ma vieille amie riait aux éclats, si jeune sous ses cheveux blancs.

— Et la suite?

— Oh ! la suite ne fut pas si drôle. Ma mère en a fait un drame. J'ai été vertement grondée, la femme de chambre renvoyée...

« Sur ces entrefaites est revenu un petit-cousin. Il m'a assuré qu'il avait trop souvent fait couler mes larmes en cassant mes poupées, lorsque nous étions petits, pour ne faire aucune attention à mes yeux. Je l'ai cru. Je l'ai même aidé à persuader nos parents que l'idée de nous marier venait d'eux. C'était indispensable à la réussite...

« Eh bien, crois-tu ? La première chose qu'il m'a déclaré, après notre mariage, c'est que sans mes yeux, il n'aurait pas songé à m'épouser ! Nous avons tout de même fait bon ménage, soupira-t-elle en conclusion. »

Le deuil de veuve, porté fidèlement depuis si longtemps que je la connaissais, l'attestait éloquemment.

Elle avait repris ses aiguilles, continuant intérieurement à dérouler ses souvenirs, tandis que ma pensée m'emportait de nouveau vers Claude.

Dix heures sonnèrent.

— Où me suis-je égarée? s'écria-t-elle. Je ne sais plus pourquoi je t'ai fait entrer. Allons, si je perds mes idées, maintenant...

— Mais votre idée, comme toujours, était de me faire du bien, et vous y avez parfaitement employé votre soirée.

— Oh! je ne la regrette pas! Mais mon idée, ma première idée? J'y tenais beaucoup.

— Je crois bien que vous vous inquiétiez de ma pitance. Si vous n'avez perdu que cela sur votre route...

— Ah! m'y voici! Oui, certes, cela est important. Revenons sur terre.

— J'aime mieux rêver.

— Et si cela te permet de rêver plus à ton aise? Ecoute seulement...

« Lorsque tu as perdu tes parents, je t'ai engagé à prendre tes repas au restaurant. Je pensais que cela te distrairait. En ce moment, tu

es fatigué, souffrant; ne préférerais-tu pas manger chez toi? »

Je fis un geste vague. J'avais oublié ma gargote et sa fermeture.

— Réfléchis, insista-t-elle. Tu pourrais, le soir, rentrer directement du ministère, te mettre à l'aise, sans avoir l'ennui de courir après ton dîner.

Cette perspective de pouvoir rentrer quand je voudrais, sans souci d'avoir à ressortir, secoua mon apathie. Je commençai à écouter vraiment. Je connaissais assez ma vieille amie pour deviner que ce préambule était destiné à me faire accepter une décision déjà prise pour moi. Toutefois, une objection se dressait aussitôt, hérissée d'inconnus redoutables :

— Tenir un ménage, commander mes repas... Je ne saurai jamais !

— Voilà beaucoup d'humilité, et encore plus de vérité. Mais penses-tu qu'actuellement tes piles de mouchoirs et ton croissant du matin se renouvellent tout seuls? Ta femme de ménage s'en tire...

Je pris la main de ma vieille amie, je la baisai :

— Si mon ménage m'a paru marcher tout seul, est-ce à ma femme de ménage que je le dois?

Subitement, j'avais compris ce que je devais à la femme intelligente et bonne qui veillait, sans paraître, sur ma vie de solitaire et de rêveur.

— Nigaud, fit-elle, me menaçant du doigt. Ne t'emballe pas sur mes mérites. En somme, Julie n'aurait que deux repas à faire de plus... Elle est parfaitement capable de tenir ton ménage sans te faire descendre sur terre plus qu'avant. Or, son père est mort hier et, entre parenthèses, ton service a dû avoir une lacune. Comment as-tu fait?

— Je ne m'en suis guère aperçu...

Elle secoua la tête :

— Enfin, je reviens à mon idée. Julie n'ayant plus à soigner ce paralytique, entrerait volontiers à ton service. Vous êtes habitués l'un à l'autre. Elle est honnête, elle déteste autant recevoir des ordres que toi d'en donner, vous vous entendrez très bien.

— C'est vous qui arrangerez tout avec elle? Je n'aurai à m'occuper de rien?

— Je te le promets. Il suffira que tu lui donnes l'argent nécessaire à faire bouillir ton pot-au-feu.

— Oh ! là, pas de difficulté !

— Eh bien ! je vais arranger cela, déclara ma vieille amie qui rayonnait. Voyons, aujourd'hui

d'hui, vendredi. Inutile qu'elle reste à ruminer son chagrin. Deux jours pour mettre ses affaires en ordre. Elle entrera chez toi lundi.

Oui, Julie, c'était hier... de même qu'aujourd'hui... N'était-ce pas le mariage de Claude?

V

Il avait bien fallu que j'assistasse au mariage de mon ami Duroisel !

Heureusement pour moi, pensais-je en me rendant à Sainte-Clotilde, ces pompeuses cérémonies parisiennes sont si théâtrales, si impersonnelles, que toute émotivité s'y noie... Fouillis de lumières, de fleurs, de musique, de femmes causant aussi librement à l'église que dans un salon... Comme le pauvre petit « oui » qui a lié une femme pour la vie paraît enseveli dans toute cette pompe de convention !

Mais aussitôt que l'orgue annonça l'entrée du cortège, une prenante émotion contracta ma gorge. Je m'étais abrité derrière un pilier, assez près cependant du chœur pour voir... Et, en cela, j'avais trop escompté mes forces.

Je la vis s'avançant droite et distante, me sembla-t-il, dans un flot de tulle. Une blan

cheur qui cachait l'or de ses cheveux, estompait ses traits, ennuageait sa démarche.

Elle était maintenant agenouillée auprès de mon ami, et j'eus alors une nouvelle sensation d'irréparable, de définitif... Je le savais cependant que ce jour-là elle se lierait irrévocablement. Je n'avais rien espéré... Ce « oui » qui scellait mon bonheur dans un tombeau, d'où j'étais placé, je ne pouvais le percevoir matériellement, et tout à coup, je l'entendis distinctement. Il m'apportait le timbre de la voix charmeuse, il se répétait à petits coups réguliers, tic tac monotone d'horloge. Il m'atteignait comme une flèche empoisonnée, sondait mon cœur comme un scalpel. Je l'entendais, alors qu'attentifs à la bénédiction nuptiale, musique et assistance faisaient silence, je l'entendis encore lorsque les voûtes se renvoyaient les accords de l'orgue, les voix des chanteurs, les vibrations des violons. Il me pourchassait quand les causeries des femmes explosèrent, au milieu de la ruée vers la sacristie, sous les chapeaux des hommes ondulant en oriflamme à bout de cannes au-dessus de la foule.

Elle était passée loin de moi, ... assez près pour que je l'aie sentie appuyée au bras de mon ami : un nuage blanc, un habit noir... Ils étaient liés maintenant pour la vie !

Mes jambes fléchirent, je m'affalai sur une chaise, à l'ombre pitoyable de mon pilier. Il faisait chaud, je pense, car je dus essuyer mon front ruisselant.

Quelques minutes plus tard, j'étais hors de l'église et sur le boulevard Saint-Germain. Je me forçai à arpenter le trottoir pour mater une nervosité dont je rageais sans pouvoir la dompter. J'avais calculé que l'armée des invités, à l'assaut du défilé, masquerait mon absence. Il me suffirait de faire acte de présence au lunch, et ainsi avais-je une heure pour juguler mon émoi.

Quand les voitures du cortège commencèrent à défiler devant la demeure de M^{mo} Grandeau, j'avais repris assez d'empire sur moi pour oser affronter l'épreuve dernière. Je serrai la main de Duroisel dans un indescriptible remous de bras tendus et de congratulations, à un moment où Claude n'était pas auprès de lui. Puis, n'osant m'enfuir trop vite, je me dissimulai dans les plis d'une portière.

Me cherchait-elle? En tout cas, elle sut me découvrir. Elle vint à moi. Son voile relevé sur la fleur d'oranger posée en diadème laissait voir l'auréole de ses cheveux d'or, l'ourlant d'un mince cordon blanc. Le sourire un peu distant, qui était figé sur ses lèvres

depuis le matin, s'est transformé une seconde.

J'ai revu la Claude à qui, un soir, je m'étais montré ce que je pouvais être; ce soir où, résumant l'impression laissée par notre conversation, elle avait dit : « C'est dommage ! »

Je m'inclinai en silence sur la main tendue.

— J'entends, me dit-elle, que mon mariage ne fasse que resserrer les liens de la bonne amitié qui unit Paul et vous.

— Merci, Madame, ai-je balbutié. Mon affection pour Duroisel est trop profonde pour jamais vaciller, et si vous voulez bien me permettre de vous y associer très respectueusement...

— Certainement ! Les bons amis comme vous sont chose précieuse !

Je n'ai rien su ajouter...

Et pourtant !... Si j'avais été à la place de mon ami, il me semble, Claude, que j'aurais trouvé de ces paroles qui illuminent toute une vie...

Dans le train qui les emporte ce soir, qui les déposera demain à Genève, va-t-il savoir contenter non seulement ce cœur tendre, mais cet esprit si délicat ?

Il aura eu soin de son confort, n'aura oublié ni l'oreiller, ni la souple couverture...

Sur une feuille blanche, ma plume s'agite...

Ces paroles qu'il ne saura pas dire, qui m'étouffent, que je ne dirai jamais, je les griffonne, là, sur la page que je ferai flamber ensuite et dont il ne restera — comme de mon bonheur — qu'une pincée de cendre.

Une lueur grisâtre se mêla drôlement à la lumière jaune de ma lampe. C'était l'aube terne, enfumée de Paris, qui se glissait matinale en ce jour de juin. Et j'avais passé ma nuit à *lui* écrire...

Mais n'est-ce pas elle encore, l'aube de juin? Ou est-ce un rêve? Elle s'étend sur mon papier, seulement elle est mauve d'avoir erré sur les prés verts. La voici qui rosit...

Il y a vingt-cinq ans... C'était hier.

Cette nuit encore, je l'ai passée à penser à *elle*, à écrire d'*elle*.

VI

Ma veillée intempestive a causé un drame.

Endormi au chant du coq, je ne me suis pas réveillé en même temps que les poules.

Subitement, la voix de mon ami, le D^r Darnais, tonne derrière ma porte. Sans attendre de réponse, celle-ci s'ouvre et le docteur s'approche délibérément de mon lit.

Volets clos, rideaux tirés sur ma fenêtre ouverte, la chambre est fort obscure. Je fais jaillir l'électricité et, encore ensommeillé, soulevé sur mon coude, je m'informe :

— Qu'est-ce qu'il y a? Le feu?... une catastrophe?

D'un coup d'œil, le praticien est rassuré, il s'abat dans un fauteuil en riant :

— Il n'y a pas de mal, Julie. Il va bien, votre patron.

Une ombre qui se profilait dans l'embrasure

de la porte a un petit soubresaut. J'entends un soupir.

— Faut-il que je monte le petit déjeuner de Monsieur?

— Certainement, déclare pour moi le docteur. L'ombre disparaît.

— Ah ça ! m'expliquerez-vous ? Ai-je eu une crise de somnambulisme ? Julie m'a-t-elle cueilli dans la gouttière, ou ramassé en train de monter l'escalier par la rampe ?

— Regardez votre montre.

— Onze heures ! Pas possible !

— Très possible. Depuis neuf heures, Julie piétine à votre porte. Elle a frappé, vous n'avez pas répondu ; elle a entr'ouvert la porte, vous n'avez pas bougé. Alors, affolée, elle est venue carillonner chez moi. Ma foi, sans prendre la chose au tragique, autant valait y venir voir. Qu'aurait dit Clo si on ne lui avait pas bien soigné son parrain ?

— Maintenant, confessez... A quelle heure vous êtes-vous couché cette nuit ?

— Heu... un peu tard, peut-être.

— Hum ! c'est cela. Je m'en doutais. Vous n'avez plus l'oisillon qui le matin venait vous dire bonjour, alors vous faites de la nuit le jour. Mauvais, à votre âge, mon cher. Mais je prêche au désert ; je ne connais que Clo capable de vous

faire obéir. Heureusement, dans quinze jours elle sera là...

— Voilà le déjeuner de Monsieur.

Le plateau en main, la figure si défaite que j'ai un remords, Julie m'apportait ma tasse de lait.

— Si c'est permis de me faire une peur pareille. A l'âge de Monsieur, ne pas savoir les heures. Monsieur se tue à écrivasser. Je l'avais bien dit à Monsieur.

En fait de prédictions, ma vieille servante éclipserait toutes les sibylles des temps anciens.

— Je ne recommencerai plus, ai-je dit d'un ton plus assuré que convaincu.

Tout en me hâtant vers mon cabinet de toilette, j'entendais le docteur. Il multipliait les affirmations rassurantes :

— Il n'a rien du tout. Endormi un peu tard, se rattrape le matin. Que diable, vous ne pouvez pas le tenir en lisière !

Ce soir, la sollicitude de Julie se traduit par une tasse de tilleul d'un joli jaune paille.

— Elle est juste chaude assez, Monsieur peut la boire tout de suite.

Julie préférait assister à la dégustation de sa tisane. Elle se méfie de mon étourderie une fois livré à ma seule inspiration. Cependant l'odeur fade m'écœure. Je ruse :

— Dans un instant. Non, je n'oublierai pas, soyez tranquille.

Les marches ont cessé de geindre, rien ne bruit plus dans la maison que ma plume qui grince. Je prends délicatement la tasse; je m'avance sur le perron de deux marches qui descend au jardin et j'offre généreusement mon tilleul au chèvrefeuille qui escalade la porte-fenêtre et retombe sur ma tête en gerbe odorante. Il me remercie à sa façon; son parfum subtil m'accompagne jusqu'à mon bureau.

J'ai laissé la fenêtre grande ouverte sur une nuit de rêve. Le ciel clouté d'or semble tout près et on le sent d'une infinie profondeur.

.

C'est par un violent contraste que je me reporte à ce triste soir d'hiver, où, par la pluie et la bourrasque, j'ai ramené chez moi mon ami Duroisel.

Au lieu de la tiédeur d'une fin de journée d'été entrant à flots par la baie ouverte, une fenêtre soigneusement fermée sur une cour sombre de la rue de Grenelle; un grand feu dans une grille nous séparant, ... voilà ce que ma pensée vagabonde évoque ce soir.

Six mois s'étaient écoulés depuis... que le réveil d'un jour de juin avait fait tomber ma

plume lassée et qu'un sommeil de quelques heures avait momentanément enseveli ma peine sous mes couvertures.

J'avais repris ma vie de rond-de-cuir, mes recherches dans les boîtes du quai. Une nouvelle occupation absorbait mes soirées. Depuis la nuit où j'avais griffonné jusqu'à l'aube des mots fous que personne ne lirait jamais, je m'étais mis à écrire le roman que j'aurais voulu vivre. Puis, prenant goût à cette distraction, j'avais abordé des sujets moins personnels : critiques de livres, contes, ébauches de romans... Je ne comptais jamais les produire, et pouvais-je me douter de la place qu'ils prendraient dans ma vie, dans la sienne !

Claude ! Mon amour et la peine qui en était inséparable prenaient doucement rang d'habitude, comme tout ce qu'on doit faire, dire ou supporter chaque jour, sans qu'une décision particulière à prendre, une parole à prononcer, une démarche à faire, enfin un acte précis de la volonté vous force à creuser dans le sillon douloureux qui s'engourdit au fond de votre cerveau, sans cesser d'être à vif.

Le beau-père de Duroisel étant notre grand chef, il m'avait été facile d'obtenir non seulement de passer à mon ami mon temps de vacances — on savait au ministère que ce n'était

pas un sacrifice pour moi, — mais beaucoup de jours de supplément.

Je ne voudrais pas faire de peine à mes successeurs, et peut-être, à l'heure actuelle, sont-ils surchargés de besogne — leur traitement ayant du reste subi un changement en conséquence, — mais, de mon temps, cumuler mes fonctions avec celles très limitrophes de Duroisel n'avait rien d'herculéen.

Ainsi Claude avait pu voyager une grande partie de l'été, et cela à sa très grande satisfaction, assurait son mari.

J'étais content d'y être pour quelque chose, mais je l'avais crue plutôt casanière, attachée à son home. Je devinais qu'elle lui donnerait un cachet à elle, personnel, particulier, qui ne ressemblerait à aucun autre. Craignait-elle déjà que le tête-à-tête n'y déflorât son rêve?

Épilogueur incorrigible, je me gourmandais... Oui, incorrigible, car en la revoyant à l'automne dans un dîner intime que je ne pouvais refuser, n'avais-je pas saisi dans le fond du regard, dans un pli de la bouche souriante, quelque chose d'impalpable? Aimable avec chacun, affectueuse pour son mari, occupée de tous sans effort apparent, qu'allais-je imaginer?

Le ménage, aussitôt installé, s'était lancé dans une intense vie mondaine. Chaque matin,

en arrivant un peu tard au bureau, Duroisel s'excusait : c'était la première de *Notre jeunesse*, de Capus, au Français; ou la millième de *Carmen* à l'Opéra-Comique; ou encore *Tristan et Yseult* — bien indigeste pour mon ami! Mais c'était la mode!

Souvent, l'après-midi, il partait en avance pour rejoindre Claude. Tantôt c'était dans un de ces « salons » où les peintres arrivés, comme Puvis de Chavannes qui exposait son admirable sanguine destinée à l'hémicycle de la Sorbonne, coudoyaient de parfaites nullités; tantôt à une audition des merveilleux « chanteurs de Saint-Gervais ». Cet hiver-là les vieilles voûtes de l'église de la Sorbonne leur donnaient asile et voyaient avec étonnement une foule inusitée se presser à leur ombre.

C'étaient encore des réunions chez M. Grandeau. Par les récits de Duroisel — car je me coinçais dans ma sauvagerie, — j'apprenais que le « patron » avait de nombreuses relations dans le monde littéraire et artistique.

Je m'expliquai alors comment Claude m'était apparue si au courant de tout ce qui s'agite dans ce cercle de célébrités parisiennes. Cercle d'élite, restreint par le nombre, mais dont les œuvres, le nom éclatent en fusées qui vont, de Paris, centre du feu d'artifice, à tous

les pôles de notre petite planète, clamer le génie de la France et répandre le faisceau incomparable de ses chefs-d'œuvre...

Mon Dieu ! oui. Je suis chauvin... C'est extrêmement démodé ? Je n'ai jamais été à la page — en marge, ai-je dit, et j'y reste.

Quelle figure mon brave Duroisel pouvait-il faire dans ce volcan, lui, qui, en fait d'art, ne s'était jamais intéressé qu'aux sports et ne se trouvait à l'aise que pour discuter les mérites de telle ou telle équipe de rugby, ou le dernier *knock-out* d'un célèbre boxeur ? Le volcan ne se transformait-il pas pour lui en galère ?

Et surtout cette pensée toujours dominante dans mes préoccupations : Claude ? Claude ne souffrait-elle pas de ne pouvoir mettre son mari au « la » de son milieu ?

Il me paraissait fatigué, absorbé. Il apportait dans ses poches des revues, pour se tenir au courant, m'expliquait-il.

— Claude est si intellectuelle, je ne suis pas à sa hauteur...

Mais se reprenant aussitôt :

— Oh : elle est bien gentille ! Elle ne me reproche rien. Ça m'ennuie tout de même d'être M. Duroisel simplement, entre X... le peintre célèbre, Y... le romancier en renom, Z... le grand sculpteur...

Il riait; moi aussi, ou plutôt, nous grimacions tous les deux.

Pauvre bougre! S'imaginer que Claude enviait un nom célèbre! Non, je ne le croirai jamais; elle était incapable de cette petitesse. Ce qu'elle cherchait, au-delà du cœur qui l'avait peut-être contentée les premières semaines, c'était l'intelligence, sœur de la sienne; les tête-à-tête intellectuels où, à deux, on jouit de ce qui est beau, on discute des scories.

... Et cela, comment le lui donner?

Combien loin ai-je erré de ma soirée pluvieuse et de mon feu d'anthracite!

Ce jour-là, Duroisel m'était apparu si affaissé... Impulsivement, j'avais demandé :

— Qu'as-tu?

— Rien!

Mais au lieu de faire sa besogne, il avait tiré de sa poche une enveloppe assez volumineuse et une lettre. Il s'était plongé dans une lecture qui assurément ne lui apprenait rien. Au coup de cinq heures, sorti sur mes talons, il me dit brusquement :

— Tu rentres chez toi?

— Oui.

— Je vais monter un instant avec toi.

En sautant de flaque en flaque, mon parapluie

découlant généreusement sur mes épaules, je réfléchissais.

Sans avoir fait d'études de médecine, je diagnostiquais, dans son cas, un abcès à débrider. Or, je voyais un grand avantage à tenir le bistouri, car au fond s'agitait le bonheur de Claude.

Eh oui ! J'entends bien, jeunesse ! Si cet homme ne pouvait la rendre heureuse... Quoi ! n'avait-elle pas le droit de vivre sa vie ?

Chut...

Les chemins de traverse ? Ornez-les de toutes les fleurs de nos jardins ; pavez-les de lapis-lazuli ou de bank-notes... Ils aboutissent tous à un précipice, ou — ce qui est pire — à un borborygme. C'est si vrai que le romancier le plus imaginaire n'évite la catastrophe, ou la boue, qu'en laissant le lecteur au milieu du chemin. On appelle cela : une tranche de vie. Dans la vie réelle, il faut tourner la page... jusqu'à ce que Dieu déchire le dernier feuillet...

Claude, ma bien-aimée Claude n'a jamais été « à la page », pas plus que moi. Loyale, dans la plus belle acception du mot, elle saurait cacher sa souffrance dans un sourire et, sans la confier à personne, ne pas s'amoinrir en la faisant rejaillir sur son mari.

Du reste, n'est-ce pas parce qu'elle l'aimait

qu'elle éprouvait une peine confuse à ne pouvoir l'admirer?

Installés tous deux dans mon bureau, j'étais prêt à manier le bistouri.

— Qu'est-ce qui ne va pas, mon vieux?

Deux bouffées de sa cigarette, puis, d'un geste sec, il me jetait à la volée l'enveloppe dont, cette après-midi, il avait appris le contenu par cœur tandis que j'annotais ses dossiers.

Une dizaine de feuilles que je posai sur mon bureau et une lettre que j'ouvris.

En-tête du cabinet directorial d'une revue connue. On s'excusait de ne pouvoir publier l'article proposé, l'ensevelissant très proprement sous autant de fleurs qu'en exige un enterrement de première classe.

Abasourdi, j'interrogeai mon patient du regard.

— Tu me trouves ridicule, n'est-ce pas?

— Mais non, seulement...

J'avais compris... et je m'attendrissais — encore un mot désuet — de cet effort du pauvre garçon pour se hisser au niveau de Claude!

Mais je voulais qu'il s'expliquât. Et il le faisait si gauchement, si naïvement!

— Tu comprends? J'avais espéré... Je voulais

lui faire la surprise... Je crois qu'elle aurait été contente !

Eh oui, il avait trouvé rien que dans son cœur, dans son bon cœur, ce qui pourrait lui faire plaisir. Et tout à coup une idée insensée, saugrenue, s'est fauflée dans mon cerveau et aussitôt l'a envahi, conquis.

Là, dans un tiroir de mon bureau dormait le produit de mes veilles. Jamais je n'avais imaginé affronter, avec ces cahiers sous le bras, un directeur de revue, encore moins une presse d'imprimerie... Mais ce que ma sauvagerie, l'exiguïté de ma personne, m'interdisaient, un autre pouvait le faire.

Mon œuvre avait-elle quelque valeur ? Sans prétendre monter au Capitole, elle me semblait acceptable.

Duroisel serait pour tous, et pour Claude surtout, l'auteur. Je resterais cloîtré dans un anonymat inviolable.

Claude aurait de la joie, un peu de joie, et je serais seul à savourer ma joie à moi, joie subtile, rare, d'être la cause inconnue de sa joie à elle...

Je voyais tout cela, et dans un décor féerique se déroulait un avenir invraisemblable, merveilleux.

Si loin m'avait mené ce rêve que Duroisel me fit tressauter en élevant la voix :

— Ah ça ! tu dors ? Voilà un quart d'heure que tu ne me réponds pas. Tu ne vois rien à faire ?

Il ne s'agissait plus de rêver. Je devais jouer serré.

Duroisel était un homme foncièrement franc, honnête. Pour lui faire accepter la supercherie que j'avais imaginée, il fallait une ruse de Sioux. Je connaissais heureusement le clavier par cœur.

— Voyons, fis-je, bon enfant, ces directeurs sont tous les mêmes ; un nouveau venu, on l'épluche. Peut-être suffirait-il de changer peu de chose pour faire accepter ton poulet ?

Il s'accrocha aussitôt au rameau que je tendais.

— Tu crois ?

— Je lis assidûment cette revue. Veux-tu que j'essaie, ce soir, de mettre ton article au goût du directeur ?

— Tu es écrivain, toi ?

— Parfois. Mais je n'ai jamais rien publié. Tu me connais trop pour t'en étonner. Aller voir des gens, solliciter... Ah ! non ! Mais cela m'amuserait de collaborer avec toi.

Sa figure rayonnait.

— Ça, mon vieux, c'est une idée ! Au fait, tu as toujours le nez dans les bouquins. Moi, non,

décidément, j'aime mieux un match de boxe !
Ma femme...

— Oh ! ai-je coupé, attends que je pose mes conditions. Ni ta femme, ni personne ne saura que je me mêle de tes œuvres.

— Ah ! par exemple ! je n'admets pas cela !

— Alors, mon cher, je ne fais rien.

— Mais ce n'est pas honnête !

— Vis-à-vis de qui ?

— Mais de toi ! Tu serais lésé...

— Et s'il me plaît de l'être ?

— Nous pouvons signer tous les deux.

— Non, te dis-je.

— Je ne peux pas, de Brayet, je ne peux pas accepter.

— Alors, mon vieux, reprends ton article.

Quelle bataille ! Mais un certain flottement dans la voix de mon adversaire, un désir transparaissant dans le clair regard, me reconfortèrent.

Je repris, persuasif :

— Ce que je te propose est parfaitement juste. D'abord, la plus grosse partie sera faite par toi, ensuite, si tu refuses, jamais une ligne de ma plume ne paraîtra, et je le regretterai. Vraiment, tu me rendras service. Oui, plus j'y pense

c'est bien cela, un immense service, en te chargeant de toute la partie extérieure, des rapports avec les directeurs, avec les éditeurs...

J'avais quelque peu perdu de vue le petit article objet de cette lutte. Tout l'avenir, entrevu subitement l'instant d'avant, m'emportait dans son tourbillon, et je passais contrat, tablant dessus.

Duroisel, en lançant son article en ballon d'essai, avait eu évidemment la même vision, le même espoir; de sorte que ni l'un ni l'autre n'étions conscients de bâtir peut-être un château de cartes enfantin.

Encore troublé dans son intransigeante honnêteté, inquiet sur mon talent, au fond engluë par l'espoir que je maniais comme un miroir à alouettes, Duroisel m'a quitté, laissant sur mon bureau son essai d'article.

— Eh bien?

— Au diable, tes conditions!

La physionomie de Duroisel présentait le plus amusant mélange de joie et de préoccupation.

Au fond, il exultait!

— Eh bien, oui, reçu! Le directeur était épaté. « Pourquoi me l'avez-vous envoyé d'abord si mal tourné? » J'ai dû rougir, l'air

idiot. Ah ! si tu ne m'avais pas extorqué ma parole ! Mais cela ne doit pas être si difficile. Je vais travailler mon style, tu me conseilleras...

J'applaudis naturellement, puis, astucieusement :

— Si on se lançait dans un roman, hein ?

Négligemment j'avais ouvert un journal qui, en manchette, claironnait un divorce sensationnel.

— Essayons...

Et ses yeux tombant sur le journal :

— Nous pourrions en faire un sur le divorce, montrer ses inconvénients. Ce sera moral. Justement Claude disait l'autre jour que les romanciers avaient là une œuvre utile à accomplir, qu'ils tenaient dans leurs mains une arme à deux tranchants. Elle est très pieuse, ma femme, et elle défend si bien ses principes !

Ce thème du divorce, si épuisé depuis, était encore dans son acuité. La « Déserteuse » avait provoqué bien des discussions. Pour ma part, elle ne me satisfaisait pas.

Le soir même, le canevas entier de notre roman était élaboré par Duroisel à notre commune satisfaction. Je n'avais plus qu'à le mettre en prose, part minime dans l'œuvre qui serait vraiment de lui. Je l'avais tant de fois répété qu'il finissait par le croire.

J'avais bien eu, parfois, dans le cours de cette journée, la vision du paysan qui, conduisant une bête à la foire, ne parvient à la maintenir dans le chemin qu'il a choisi qu'en la dirigeant vigilement d'un coup de baguette, tantôt à droite, tantôt à gauche... J'avais mes raisons, des raisons très péremptoires...

Le soir, j'ai sorti de mon tiroir un de mes manuscrits. J'en ai délicatement extrait le premier chapitre... Le lendemain, j'apportai à Duroisel le produit de ma soirée, le liant de nouveau par sa parole d'honneur. J'exigeai enfin une condition de plus : c'est qu'il copiât sur l'heure mon grimoire, ne voulant pas, assuré-je, m'en dessaisir... Ne fallait-il pas qu'il connût à fond son œuvre? Et aussi que son écriture parût seule?

Fourberie? Mensonge? Hypocrisie? A qui faisais-je tort? A moi seul. Et de cela j'étais le maître absolu...

.....

Romans, articles de revue, critiques littéraires... Pendant cinq ans, j'ai donné à Claude la joie d'un succès qui a dépassé même mon rêve fantastique du premier jour.

Je revois la soirée où mon ami fut fêté officiellement, pour la première fois. Son roman

du divorce agitait le tout Paris, si puissant par son influence, si minime de par son nombre. Même ce petit nombre n'avait pas été invité. La réunion restait intime. J'y étais venu dans la crainte de froisser Claude par mon abstention, inquiet de l'idée que ma présence gênerait Duroisel.

Cependant, aussitôt arrivé, ce fut une joie pour moi de constater le regard joyeux dont Claude accueillait ses invités. Duroisel me serra la main trop énergiquement. Sa figure épanouie se tendit un instant, ses yeux eurent une lueur fugitive de regret, presque de honte...

— Je n'ai jamais été si heureux de ma vie, lui ai-je dit, en le regardant dans les yeux.

Il a compris que je disais vrai, m'a souri :

— Cher, cher ami !

Je me suis perdu dans un groupe, et lui a repris son air heureux et triomphant.

Un instant plus tard Claude m'a rejoint dans mon coin relativement solitaire.

— Je suis si heureuse du succès de mon mari, m'a-t-elle dit, la voix vibrante. Dire que j'avais cru...

Elle s'est interrompue brusquement, une

flamme rose a couru sur ses joues... Des mains tendues l'accaparaient de nouveau.

Maintenant, des jeunes femmes assises devant moi nommaient quelques célébrités, et je m'amusai pendant une heure à voir défiler des gens dont, sans elles, j'aurais ignoré le nom, mais que je connaissais beaucoup plus par leurs œuvres que ces petites mondaines.

Ce soir-là, je n'ai pas menti à mon ami. J'ai été heureux. Claude ne l'était-elle pas?

Cette joie, je la sentais si fragile cependant! Basée sur un mensonge — je ne pouvais le nier en moi-même, — quelles transes elle me donnait!

Claude ne devinerait-elle rien, malgré les précautions dont j'enveloppais mon anonymat, les « bourrages de crâne » dont j'inondais à haute dose son mari? A celui-ci, je donnais le succès officiel — dans l'intimité, je ne pouvais changer son intellectualité.

Eh bien, si! Ma supercherie a obtenu ce résultat. Je ne l'avais ni prévu, ni espéré; il m'a paru plus précieux que le succès, parce qu'il assurait sur des bases autrement solides le bonheur de ma bien-aimée Claude... Cela seul comptait pour moi.

Oui, soutenu par son désir de s'associer à la vie intellectuelle de sa femme, obligé de copier

tout ce qu'il signait, de lire les auteurs que nous analysions et critiquions, Duroisel a pris goût aux œuvres littéraires. Il est réellement devenu l'érudit que sa femme cherchait, désirait au commencement de leur mariage.

Et heureusement, sa part devint plus considérable dans notre œuvre commune, car sans cela je ne sais si j'aurais pu obtenir jusqu'à la fin cet anonymat qui pesait à mon pauvre ami comme une tare. Jamais il n'a reçu un chèque dû à ses œuvres sans qu'il m'en ait aussitôt apporté la moitié. De cela, je n'avais pu me défendre, ma petite Clo en a arrondi sa dot bien inconsciemment.

.....

Si j'avais eu de rudes batailles avec Duroisel, mon invention quelque peu extravagante me valut, par l'ampleur qu'elle prit, une escarmouche tout aussi dramatique avec ma vieille amie.

Depuis ce soir où j'avais laissé échapper le nom de Claude dans les replis de son paravent, je m'arrêtais plus souvent au premier avant de grimper sous mon toit. Parfois, je ne restais qu'un instant pour baiser sa main et prendre de ses nouvelles, d'autres jours, je m'attardais à causer près de sa bergère.

Toujours je reprenais plus léger mon ascension, ayant glané un peu de réconfort dans ma halte.

Elle ne me parlait jamais la première de Claude. Pendant longtemps, chaque fois que j'y faisais allusion, elle me suppliait de l'oublier. Mais elle vit bien que c'était hors de mon pouvoir et aussi de ma volonté. Elle comprit enfin que mon amour était assez clairvoyant, assez désintéressé, pour rester « en marge », comme je disais, et ne pas risquer de projeter une ombre sur le chemin de celle que j'aimais. Elle cessa de s'inquiéter, son affection se fit plus tendre... C'est en la perdant que j'ai su tout ce que je lui devais !

Si intime que fût ma confiance, je lui avais tu cependant ma collaboration avec Duroisel ; je jugeais qu'une élémentaire délicatesse m'y obligeait. Je n'avais pas songé à ce qui devait pourtant, très naturellement, se produire.

Ne sortant presque jamais, sa grande distraction était la lecture. Je lui passais mes revues, je l'approvisionnais du livre nouveau, du roman en vogue, et nous les discussions ensemble. Quelquefois je lui avais montré des pages écrites par moi, que je savais devoir lui plaire. Nous avions déjà bataillé, car elle aurait voulu que je les publiasse.

Je devais me méfier; mais un rêveur comme moi... Bref, aux premiers articles de Duroisel, elle me prit au dépourvu :

— C'est de toi, cet article.

Je lui montrai la signature.

— Pas possible. Je croyais qu'il ne s'occupait pas du tout de littérature.

Je me hâtai de détourner son attention. Mais lorsque le premier roman parut... Que faire? Il ne fallait pas songer à le lui escamoter. Elle en lirait la critique et... l'éloge dans maint journal et revue. Ne pas le lui apporter suivant ma coutume ne ferait qu'attirer ses soupçons.

Je le lui remis un soir en m'en allant. Et le lendemain, je n'avais pas encore trouvé ce que je lui dirais.

Son premier mot, très décidé, fut :

— C'est de toi, ce roman. Je l'aime beaucoup.

De nouveau, je mis mon doigt sous la signature qui s'étalait au milieu de la couverture jaune.

— Quelle idée de lui avoir fait signer cela. Il faut être l'original que tu es, pour l'avoir imaginé.

Et comme je n'osais ni la regarder, ni lui répondre, elle reprit vivement :

— Comment a-t-il accepté de te frustrer...

Je levai les yeux. Mon regard angoissé l'arrêta; mais elle continuait de me contempler, abasourdie.

Il me répugnait tant de lui mentir, à elle ! Je fus sur le point de regretter ma supercherie... Claude s'est dressée devant moi; l'auréole d'or pâle, le regard aimé brillant de joie comme à la toute proche soirée où son mari avait été fêté.

— Croyez que c'est de lui, ai-je supplié, le peu de bonheur que j'ai est à ce prix.

Je suis sorti sans oser la regarder de nouveau, et jamais plus nous n'en avons parlé.

Quelques jours avant la mort de Duroisel, alors qu'une maladie impitoyable avait brisé notre collaboration, je me permis des explications. Je voulais défendre auprès d'elle mon ami. Je le fis de mon mieux. Je n'obtins qu'une apostrophe indignée :

— Tu trouvais que la vie ne t'avait pas assez volé? Il a fallu que tu te fasses encore voler par ton meilleur ami !

— Mais je vous dis que la faute en est toute à moi !

— Eh bien ! c'est de la folie !

— Soit. Elle m'a été douce !

— Pauvre cher enfant !

Tout son courroux s'évanouissait dans
l'appellation familière.

VII

Maintenant te voici qui entres en scène, petite Clo chérie. Cela ne change guère ! S'il y a eu place pour toi, n'est-ce pas que toi, c'était encore *elle* !

VIII

Ce matin, j'ai reçu une lettre de ma filleule. Elle est heureuse, elle s'amuse, un pays adorable, le voyage en auto : un rêve... Il n'y a ni pluie, ni soleil, ni poussière, ni mauvais gîte, pour des amoureux...

Elle pense cependant à son parrain, s'informe... Ne se fatigue-t-il pas trop à écrire?

Ah çà ! le docteur a-t-il trahi le secret professionnel ?

Dans quinze jours, elle sera de retour, et tyranniquement veillera sur la précieuse santé de son parrain. Adieu les soirées prolongées jusqu'...

Quinze jours encore à me plonger dans de si chers souvenirs que je me perds en route.

.....

La première fois que je l'ai vue, l'enfant ché-

rie qui devait illuminer le soir de ma vie, j'ai été jaloux aveuglément.

Mon Dieu, oui. A voir la joie que la proche maternité apportait à Claude, j'ai compris que l'enfant avait été ardemment désiré pendant les cinq ans qu'il avait tardé. Et cette joie, j'y étais si étranger qu'elle me sembla tout à coup élargir le fossé entre Claude et moi.

L'avenir devait crûment démentir cette première sensation, et j'ai souvent philosophé là-dessus. Isolé, solitaire, ignorant des griseries du 100 et du 200 à l'heure, j'en ai eu le loisir.

Les « vingtième siècle », cramponnés à leur volant, les yeux rivés au proche virage qu'il faut franchir vite, ... toujours plus vite, pour arriver essoufflé à... ils ne savent quoi, ... ils n'ont pas eu le temps d'y penser... Ces très modernes avaleurs de kilomètres riraient de la rêverie surannée.

Cependant, chauffeur assoiffé de vitesse, ou rêveur attardé, nul n'échappe à l'imagination qui galope là en avant des lacets du chemin, à la mémoire qui s'accroche aux tournants passés. Une inquiétude est en éveil, une convoitise aveugle vers les choses qui, à chaque minute, se lèvent près de nous. Parmi elles, bien incapables sommes-nous de distinguer l'appui secourable, de la poutre qui nous fera choir,

l'incident qui passera comme un souffle, et celui qui s'incrusterà sur nos épaules pour y peser toujours. Plus incapables encore serons-nous de savoir si le résidu sera peine ou joie. Et tandis que nous guettons avec angoisse le nuage lourd et bas qui fait se cacher les oiseaux au plus épais de la feuillée, parfois un fantôme se glisse dans notre sillage, si léger que nous le voyons à peine. Pourtant il porte dans sa draperie impalpable une floraison dont il va embaumer notre chemin.

Ce ne sont d'abord que des perce-neige, frissonnant du givre sous lequel ils sont nés, puis les fleurs se pressent, un parterre s'étend devant nous, la route est devenue jardin, où, au fond des corolles entr'ouvertes, un peu de joie est amassée.

Joie fragile... Mais qu'est le bonheur? Une petite merveille dont nous nous grisons un soir, et qui au matin n'est plus que quelques pétales glissant entre nos doigts... Moins encore peut-être pour les amateurs de klakson... Il n'ont pas le temps, certes, de butiner les fleurs et sans doute d'écouter le rêveur.

— Eh ! là-bas ! vieil empoté !... vous ne pouvez pas vous garer?...

Le bolide a passé dans un nuage de poussière et de vapeurs empestées. Les corolles se sont

refermées, jalouses de leur pollen chargé de joie...

Pour moi, le fantôme, semeur de bonheur insoupçonné, s'est appelé Clo... Tout d'abord, un petit paquet de broderies et de dentelles dont la naissance me faisait obscurément mal.

Cependant, Claude me priait d'être le parrain de l'enfant. Cette pensée de m'associer à sa joie, si délicate fût-elle, avait à peine atténué mon égoïste souffrance.

Il fallut même l'intervention de ma vieille amie pour me rappeler les devoirs qui m'incombaient.

— Tu as envoyé des boîtes de dragées à M^{me} Duroisel?

Confus, j'avouai n'y avoir pas pensé.

— Où cela s'achète-t-il, ces sucreries?

— Ah ! par exemple, tu veux me faire grimper. Tu ne me feras pas croire que tu ignores Seugnot devant lequel tu passes quatre fois par jour depuis ton entrée au ministère !

Une devanture remplie de petits ronds blancs, bariolés et enrubannés, me revint en mémoire.

— Seugnot ? Une boutique quelque part dans la rue du Bac, à gauche en descendant ?

— C'est cela. Entres-y demain matin. Heu-

reusement qu'il est temps encore... Et fais envoyer directement à M^{me} Duroisel. Ce sera plus sûr qu'avec toi.

Défiant maintenant de mon ignorance, je demandai :

— Est-ce tout?

— Un cadeau à l'enfant.

— Vous voudrez bien m'apprendre ce qui peut faire plaisir à un gosse de huit jours...

— Tu n'es pas intelligent, ce soir, mon petit. On peut faire plaisir à la mère.

Faire plaisir à Claude ! Et je n'y avais pas songé. Oui, j'étais idiot ! Mais mon esprit mis en éveil, une autre pensée surgissait.

— Et... à elle, ... personnellement ? Est-ce que je pourrais ?...

— Oui, très naturel, dans la circonstance.

Je ne m'étais jamais permis d'offrir à Claude plus qu'une banale boîte de chocolat au 1^{er} janvier. Que de fois, cependant, j'avais désiré lui donner autre chose ! Quand je rencontrais une vieillerie rare, un meuble de style, une gravure ancienne, dont j'aurais aimé jouir dans le home que je rêvais, celui qui ne serait jamais le mien, ... j'avais regretté de ne pouvoir en parer le sien...

Et voici que ma vieille amie elle-même assurait que cela m'était permis !

Aussitôt saisi de l'intense désir de donner à Claude le maximum de « ce qui était permis », je m'inquiétai :

— Comment savoir ce qui lui fera le plus de plaisir ?

— Dans sa situation, il n'y a guère qu'un bibelot rare ou un bijou ancien à offrir.

Je me levai :

— Vous permettez ? Une minute, ... le temps de monter chez moi...

J'étais déjà à la porte. Surprise, elle me criait :

— Mais où vas-tu ? Qu'as-tu ?

Ce mot de bijou ancien avait subitement rappelé à ma mémoire que, dans la chambre de ma mère se trouvaient, tels elle les avait laissés, des écrins dont le contenu éblouissait mes yeux d'enfant. La tradition familiale voulait que des lèvres royales eussent touché une certaine bague, un jour où une aïeule était présentée à Versailles. Ma mère, en raison de ce souvenir, n'avait jamais osé la porter. Plus récemment, un collier qu'elle estimait beaucoup avait eu l'honneur d'être admiré au cou de ma grand'mère par l'impératrice Eugénie.

Toutes ces vénérables histoires ressuscitaient pendant que je gravissais mes quatre étages.

Cinq minutes plus tard je posais sur les ge-

noux de ma vieille amie un petit paquet.

— Les bijoux de ta mère, dit-elle aussitôt, je reconnais le ruban.

Un ruban si décoloré qu'on ne savait plus s'il avait été bleu ou vert.

Elle défit le nœud. Quelques vieux écrins roulèrent sur sa robe. Elle les ouvrit, les mit sur la table et me regarda.

— Oui, dis-je, si vous les jugez assez bien, j'aimerais les donner à... ma filleule.

— Assez bien ! Si les pierres sont vraies, et je le crois, il y a là une fortune !

Elle tenait dans sa main une rivière de diamants et d'émeraudes dont la monture devait remonter au XVIII^e siècle.

— Tant mieux. Et pour la mère ? Je puis lui donner la bague, n'est-ce pas ?

Une grande émeraude allongée, sertie dans une curieuse guirlande d'or et d'argent guillochés, datant de la même époque que le collier.

Elle fronça les sourcils :

— Tu es fou !

— Que voulez-vous que j'en fasse ? Me connaissez-vous d'autre famille que de vagues cousins qui m'ignorent avec ensemble ? En tout cas, vous savez bien que Claude...

— Ah ! si je sais !

— La seule chose qui m'inquiète, c'est la crainte de la froisser.

Ma vieille amie maniait distraitemment les bijoux, réfléchissait, mécontente... Mon amour pour Claude se montrait trop ouvertement à son gré.

— Elle ne peut pas en être fâchée, dit-elle enfin, comme à regret.

— Cela me suffit. Je suis décidé.

— Encore faudrait-il que tu t'informes de la valeur de ces bijoux.

— Soyez tranquille, je m'assurerai que ce n'est pas du toc.

Elle vit que ma décision était prise et qu'elle ne m'en ferait pas changer. La conversation se termina comme toutes celles que le nom de Claude avait effleurées. Un soupir montait aux lèvres compatissantes :

— Pauvre enfant !

.....

Non, mes bijoux n'étaient pas truqués. Je le vis au regard méfiant dont m'enveloppait le joaillier à qui je les présentai. Je tirai hâtivement une carte d'introduction donnée par un collègue du ministère pour éviter au digne commerçant la confusion d'alerter inutilement le poste de police voisin.

— Les émeraudes sont-elles vraies? demandai-je.

— Oui, Monsieur, et même d'une très belle eau.

La bague surtout l'hypnotisait :

— Vous désirez vendre?

— Non.

— Les faire estimer, alors?

— Oh! tout à fait inutile!

Il me regardait, ahuri.

— La bague est bien?

Les employés, groupés, l'examinaient curieusement avec des petites exclamations admiratives.

— On ne voit pas souvent de pierres semblables. Si vous vouliez une monture de platine...

— Merci, je la préfère avec son cachet ancien.

— Vous avez peut-être raison. Telle quelle, elle vaut bien...

Il hésitait.

Brusquement, je repris la bague, glissai les écrins dans ma poche, et d'un sec « merci » coupai les réflexions du bonhomme. Je me sauvai, craignant d'entendre un chiffre qui aurait profané, dans mon esprit, le cadeau de Claude.

Il s'agissait bien pour moi d'argent!

IX

Ce soir, mon rosier vis-à-vis du chèvrefeuille, mis en joie par une tiède ondée, a déployé tous les pétales de ses fleurs. Leur parfum emplit mon bureau et je revois Claude sous un bouquet de roses semblables, environnée de la même senteur, telle je la vis le jour du baptême de Clo.

Elle était étendue dans un jardin ombreux des environs de Paris. En deuil de son père, elle portait une robe noire sur laquelle les cheveux d'or posaient une tache lumineuse. Elle serrait dans ses bras un petit paquet blanc.

— Votre filleule, m'a-t-elle dit avec un sourire qui me déroutait, celui de la mère, que je ne lui connaissais pas encore... Nous l'avons appelée Claude comme vous le désiriez.

Elle était affectueuse, confiante. Elle avait abandonné cette réserve quasi virginale que j'aimais. Je compris pourquoi : sa fille rempla-

çait le bouclier dont elle s'était jusqu'alors protégée.

Je lui présentai les écrins.

— Ce sont des bijoux qui ont appartenu à ma mère, expliquai-je. Permettez-moi de les donner à ma filleule. Et si vous vouliez bien porter cette bague...

Claude eut un mouvement de surprise et regarda son mari. En femme habituée aux bijoux, elle avait aussitôt compris l'énormité du cadeau.

— Mon cher ami, c'est beaucoup trop beau. Tu n'y penses pas. Nous ne pouvons accepter ! s'écria Duroisel.

Et, gêné, il s'éloigna pour commander le thé, laissant sa femme se débrouiller, ce qu'il faisait souvent, en inconscient égoïste, lorsqu'une chose l'embarrassait.

Est-ce l'enfant entre nous deux qui m'a donné une audace inaccoutumée, cette nouvelle physionomie semblant défier les embûches ?

— Je vous en prie, ai-je murmuré sans la regarder. C'est la première fois que j'ose vous offrir quelque chose.

Elle baissa la tête sur le poupon, embrassa le petit front ridé. Était-ce pour me cacher un peu de rose monté à ses joues ? Son mari revenait.

— Paul, dit-elle, puisqu'il plaît à M. de Brayet de mettre dans le berceau de notre fille un cadeau de fée, il ne faut pas lui refuser.

Elle mit à son doigt la bague, me tendit la main :

— Merci pour moi et pour ma fille.

Comme elle prononçait ce mot : « Ma fille ! » religieusement, amoureusement !

Et une laide, injuste jalousie me gâtait le plaisir de voir la bague d'émeraude au doigt de Claude, car je voyais bien : le peu de joies que j'avais pu lui procurer ne pesait rien auprès de l'enfant endormie sur ses genoux. Son bonheur désormais était suspendu à une colique du poupon.

Je l'ai méconnue ainsi, ma Claude. Rien, ai-je dit ? J'ai eu tort. Pour elle-même sa fille suffisait à tout, mais elle n'oubliait pas le bonheur des autres ; celui de son mari était lié maintenant à ses succès littéraires ; elle n'eut garde de s'en désintéresser. Peut-être y tenait-elle d'autant plus que l'enfant la prenait toute. Mais de cela, je raisonne en aveugle. Qui peut sonder le cœur d'une mère ?

X

Encore quelques années, nous avons collaboré, Duroisel et moi, aussi heureux l'un que l'autre, rompus à tirer au même attelage. Sa part principale, rapports extérieurs et officiels, avait augmenté d'importance, et cela contribuait à endormir des scrupules dont il me fallait, parfois encore, calmer les soubresauts.

L'année 1914, avant de dérouler sur l'Europe sa tragédie sanglante, m'apporta, dans ses sinistres plis, une catastrophe personnelle.

Duroisel, souffrant depuis l'hiver, dut quitter Paris pour de longs mois. Je le vis partir pour sa propriété des Ardennes, avec l'espoir de revenir en octobre; mais je savais qu'il ne se remettrait pas.

Le travail littéraire interrompu, le ministère devenu odieux pour moi, alors que je n'y trouvais plus mon ami, j'errais tout désemparé.

C'était encore en un commencement de juin, et j'aurais pu dire à Julie il y a quelques jours : « C'était hier », mais je suis devenu circonspect.

Un soir, rentrant chez moi, lassé, j'ai trouvé, au seuil de la grande porte, les locataires de la cour, les petites gens qui se lamentaient bruyamment. La concierge, affaissée sur le pas de sa loge, entendant mon pas familier, a relevé la tête, et, entre deux sanglots, m'a crié :

— Ah ! monsieur de Brayet, quel malheur ! Vous aurez bien du chagrin, vous aussi ! Une si brave dame !

En deux bonds, je fus au premier. La porte était grande ouverte — on ne ferme pas derrière la mort, et j'avais deviné qu'elle était là !

Oui, ma vieille amie !... Elle était encore dans la bergère où elle m'avait accueilli si souvent. Ses mains jointes, comme pour une dernière prière, reposaient sur le tricot, telles les avait surprises l'invisible moissonneuse ! Le teint d'ivoire n'avait pas changé ; mais les yeux, les beaux yeux au regard de flamme, étaient clos !

Je suis heureux maintenant de l'avoir revue ainsi, dans le cadre où je l'avais toujours connue... Je n'ai pas voulu embrouiller mes

souvenirs en là revoyant sur son lit à la lueur tremblante des cierges de deuil. Mais lorsque, au retour du cimetière, je suis passé devant cette porte close que jamais plus je ne devais franchir, j'ai senti quelle place ma vieille amie occupait dans ma vie.

Si j'avais pu me contenter des ombres de bonheur, des fantômes de rêve dont se nourrissait mon secret amour, c'est à elle que je le devais surtout. Jour par jour, elle m'avait soutenu, consolé, réconforté. J'avais cru qu'aucune douleur ne pouvait m'atteindre qui ne fût un écho de Claude : j'avais sous-estimé la douce affection de ma vieille amie.

Ce soir-là, seul à ma table de travail, dégoûté de ma plume, las de ma vie sans but, j'ai oublié pendant quelques heures l'unique et vain amour que je croyais seul maître de mon cœur.

.....

J'étais dans cette profonde désespérance lorsque me surprit la proposition inattendue de Julie :

— Monsieur ne sait pas? Les héritiers sont pressés. Une honte! Ils mettent tout le monde dehors. On va démolir.

Je ne répondais pas, et peut-être mon cerveau,

fatigué et ébranlé par cette succession de catastrophes, ne tira pas tout de suite la conclusion obligée, à savoir qu'il me faudrait quitter un appartement où je m'étais toujours vu.

Julie reprit :

— Si Monsieur voulait s'en aller de Paris, on serait bien plus tranquille chez nous ! Monsieur achèterait une maison. On aurait un jardin, des poules ; pas de concierge, la paix, quoi !

Je ne connaissais pas l'antipathie de Julie pour Paris et ses « piplards ». Le chagrin de la brave fille dramatisait-il ses rancunes ?

L'idée d'un changement total dans ma vie, bien étranger jusqu'alors à mes goûts, m'apparut en une seconde le moyen de secouer le chagrin et le découragement dans lesquels je me noyais.

Encore ne voulais-je pas m'éloigner trop. Si les Duroisel revenaient ! Si jamais Claude avait besoin de moi !

— Où est votre pays, Julie ?

— Oh ! Monsieur, le plus beau de France !

— Je n'en doute pas, mais encore ?

En resserrant les mailles de mon interrogatoire, j'appris qu'il s'agissait d'un petit bourg normand.

Ce n'était pas loin de Paris — deux heures de chemin de fer. Que m'importait le reste ! Que je fusse ici ou là, j'étais seul, je serais toujours seul... Dans ce coin perdu, je pourrais m'ensevelir dans mes livres, prendre l'air dans mon jardin et... ne voir personne.

Une nuit de réflexion et j'étais décidé. Un mois plus tard, assis à ce même bureau où j'écris ce soir, la fenêtre ouverte sur le même horizon, simple fouillis de feuillages et de fleurs, je cherchais à reprendre pied dans le bouleversement complet de ma vie.

XI

Cette nouvelle existence me réservait bien des surprises. N'ayant jamais quitté Paris, j'ignorais tout de la vie de province, surtout de la petite province. Je ne me doutais pas que dans cette petite ville, où tous se connaissaient, mon arrivée était un événement. Serais-je une recrue souhaitable pour le cercle assez restreint de la société, ou faudrait-il me considérer comme un étranger indésirable? Je soupçonne qu'une indiscrete enquête a précédé mon installation... et qu'elle me fut favorable.

En quelques semaines, sans que je m'explique comment, d'aimables voisins forcèrent ma sauvagerie à s'amadouer. Quelques vieilles familles du pays, le docteur et sa femme, des retraités comme moi, le curé qui s'intitule immeuble de sa paroisse, ont fait charitable accueil à mon exigüité, plus bienveillants encore à ce que con-

tenait ma petite enveloppe. Au lieu du cloître où je pensais me murer, je me trouvais plus entouré que je ne l'avais jamais été.

Un mois encore et la tourmente mondiale s'abattait sur nous.

Je n'ose me plaindre. Ces mois ont été cruels à tous.

Sans nouvelles de ceux que la horde allemande avait séparés complètement de moi en quelques heures, les sentant souffrir, impuissant à les soulager, j'avais ma lourde part d'inquiétudes. Maintes fois j'ai essayé, par le ministère, de communiquer avec ce coin des Ardennes où la guerre avait surpris mon ami, Claude, ma filleule...

Le monde officiel ignorait tout de ces pauvres pays, comme s'ils avaient été retranchés de notre planète par un cataclysme à la Jules Verne.

De longs mois, cet angoissant silence a duré. Puis un jour le notaire de Duroiselt m'a communiqué une carte venue par la Suisse, les mots chichement comptés; et j'ai su la mort de mon ami. Une date, c'est tout, au commencement d'août.

Six mois déjà! Et j'ai souffert davantage de savoir Claude sans protection, sous l'horrible joug des Boches, dont les sévices d'un autre

âge transparaisaient malgré tous leurs « verboten ».

La carte devait m'être transmise, recommandait Claude, pour le cas où celle qu'elle m'avait adressée précédemment eût été perdue.

Et en effet, je ne l'ai jamais reçue.

Un an encore et j'eus une nouvelle preuve que Claude pensait à moi : une lettre adressée par elle à l'éditeur habituel de son mari avec ordre de me la communiquer.

Par quelle occasion de fortune Claude avait-elle pu la dérober au strict contrôle de la « kommandatur » ? Il fallait qu'elle tint terriblement aux instructions que cette lettre contenait, car elle avait dû risquer gros et payer cher.

Elle prescrivait à l'éditeur de se mettre en rapport avec moi, son mari ayant recommandé avant de mourir que toutes ses affaires littéraires fussent remises entre mes mains : droits perçus, renouvellement de contrats... Si quelques manuscrits existaient encore, ils étaient chez moi. A cause de ma *collaboration assidue*, Duroisel n'en permettait la publication qu'à la condition expresse que mon nom figurât à côté du sien. Enfin, il chargeait son éditeur de demander aux directeurs de revues, de journaux, qui souvent avaient publié des articles signés par



lui, de me laisser prendre sa succession, se portant garant de mon talent littéraire.

Je comprenais trop la loyauté qui avait dicté ces instructions, et je savais que cela représentait pour sa droiture une libération.

Qu'avait-il dit à sa femme? Ou qu'avait-elle deviné? Je ne devais pas la revoir... Je n'ai jamais su...

La célébrité? Les romans sensationnels? A quoi bon, puisque rien ne devait plus en rejaillir sur elle!

Mais l'habitude d'écrire est si tyrannique! J'ai repris articles, contes, chroniques... Un jour, j'ai lu sous la signature d'un fin critique que je lui rappelais de loin le talentueux romancier...

XII

Julie m'apporte mon tilleul.

Jamais le chèvrefeuille n'a tant fleuri. J'alterne mes dons avec le rosier pour ne pas faire de jaloux !

— Eh bien, Julie, vous allez dire ce soir comme moi. N'est-ce pas hier que M^{lle} Clo est arrivée ici ?

— Ah ! Monsieur peut dire ! Bien sûr, on dirait que c'est d'hier ! Pauvre mignonne ! Et dire que Monsieur ne voulait pas la garder !

— Par exemple ! Voilà qui est trop fort ! C'est moi qui ne voulais pas la garder ?

Ma plume a roulé sur le papier, je me retourne et regarde Julie dans les yeux.

— Ah ! mon Dieu ! j'ai oublié...

Julie a disparu. Je me permets un rire étouffé.

Oui, c'est d'hier. Un rayon de soleil et de joie a pénétré dans mon triste logis de vieux

garçon. Et depuis, les années ont coulé si vite... Treize ans...

C'était le 16 mars... La veille renferme mes trois anniversaires les plus vivants dans ma vieille cervelle, mais celui-ci, il m'est bien cher aussi. Allons, inutile d'essayer de les classer.

Je revenais d'un hôpital campé au-dessus du bourg, dans un établissement dont la guerre avait dispersé les élèves. Désireux, comme tout le monde, de me rendre utile, j'en avais assumé le côté administration.

La guimbarde qui nous reliait à la gare stationnait devant ma porte. Dans le vestibule, une femme d'un certain âge parlait avec animation devant une Julie parée de son air des mauvais jours.

— Qu'y a-t-il?

La femme se tourna vers moi.

— Ah ! vous êtes M. de Brayet ? C'est que je suis pressée pour reprendre mon train. Voilà la lettre du notaire ; il vous explique... Je vous amène la petite Duroisel. Sa mère...

Elle s'interrompit brusquement et d'un mouvement démasqua une petite ombre toute noire surmontée d'un grand chapeau. Jugeant la pré-

sensation incomplète, la femme enleva prestement le chapeau.

— Clo !

Je ne l'avais pas vue depuis trois ans, mais à son extrême ressemblance avec sa mère il ne pouvait y avoir de doute.

L'enfant releva la tête. Lut-elle dans mes yeux la tendresse que la pensée de sa mère y mettait sûrement ? Elle me sourit.

— Est-ce vous le parrain chez qui je dois rester jusqu'à ce que maman soit guérie ?

Claude se sépara de sa fille pour se guérir !

J'avais compris ! Incapable de parler, j'em brassai l'enfant si passionnément qu'elle me regarda, étonnée.

— Alors, reprit-elle, vous avez des petits poulets et de jolis lapins et...

Je la pris par la main, la conduisis au seuil de mon cabinet et lui montrai la basse-cour accolée à la cuisine, sous l'œil averti de Julie.

Elle y courut avec des cris de joie. Je me retournai vers la femme :

— Sa mère ?

— Morte, Monsieur ! hier matin. Elle avait donné l'ordre d'amener la petite tout de suite chez vous sans attendre l'enterrement. Elle lui

avait raconté elle-même l'histoire des bêtes qu'elle trouverait ici... Je peux partir, maintenant? Il faut que je rentre ce soir à Paris.

— Vous a-t-on payé votre voyage?

— Oui, oui, Monsieur, tout a été réglé. Pour le reste vous trouverez les explications dans la lettre du notaire.

Le grincement de la guimbarde s'évanouit dans le lointain. Julie carambolait avec ses casseroles dans la cuisine.

En rentrant dans mon bureau, je trouvai Clo assise sur les marches du perron. Elle vint à moi :

— Maman m'a dit de vous aimer beaucoup, parrain, et de vous obéir comme à elle.

Je la pris sur mes genoux, j'embrassai ses cheveux...

Elle causait, confiante, des mille petits riens qui composent la vie des enfants.

Et moi je me sentais bien gauche devant cette poupée si nouvelle pour moi ! J'avais peur de la casser, mais je m'enivrais du timbre de sa voix, de l'or de ses cheveux, du bleu de ses yeux. Tout cela c'était sa mère. J'adorais l'enfant de Claude, celle qui aurait pu être ma fille si...

Un coup sec à ma porte m'a remis par terre.

— Est-ce que cette petite va déjeuner ici?

Ma pauvre Julie ne se doute pas combien peu, en ce moment, vingt-cinq ans de loyaux services comptaient à mes yeux.

— Evidemment!

Mon ton me surprend moi-même.

Un indistinct : « Je ne m'échinerais pas pour c'te petite ! », la porte refermée trop fort, un vacarme inusité dans la maison, me signalent le danger.

Après tout, dans quelles conditions m'était-elle confiée, l'enfant de Claude? Je l'ignorais.

Je dénichai dans un coin de ma bibliothèque un livre d'images, je le donnai à Clo et j'ouvris l'enveloppe notariale. Des paperasses officielles, puis une lettre où je reconnus l'écriture de Claude. C'était son testament. Elle me désignait comme le tuteur de sa fille, me priant de la garder chez moi, me donnant tous les pouvoirs qu'il lui était possible de m'abandonner. Elle ajoutait qu'elle agissait ainsi d'accord avec le désir exprimé par son mari avant de mourir.

Simple lettre officielle, mais l'acte en lui-même était assez éloquent. En mourant, c'est moi qu'elle avait choisi pour veiller sur son trésor. Qu'elle soit bénie!

Avait-elle deviné qu'il serait passionnément

aimé en souvenir d'elle? Je ne le saurai jamais!

Clo, vite fatiguée de mon livre, s'est glissée dans le jardin. J'entends sa voix. Quelqu'un lui répond, ce ne peut être que Julie... Je me garde d'intervenir.

Après le dîner Clo s'est déclarée fatiguée et a demandé à se coucher. Julie l'a emmenée sans rien dire. Tout en montant l'escalier, la mignonne, tout à coup apprivoisée, cause gaiement.

Une heure plus tard Julie vint fermer mes volets.

Si étranger que je sois aux choses ménagères, je pensais que la présence de Clo dans mon intérieur de vieux garçon bouleverserait les habitudes de la brave fille et augmenterait son travail. J'avais fait appel à tout ce que mon cerveau contenait de diplomatie et j'ouvris le feu.

J'exposai d'un ton ferme que mes amis Duroisel m'avaient désigné comme tuteur de leur fille :

— Je ne veux pas que ce soit une gêne ou une fatigue pour vous. Je prendrai une domestique pour s'occuper de l'enfant...

— Ah bien, merci! une domestique sur mon dos, dans ma cuisine, qui n'en fera qu'à sa tête!

Monsieur pourra me chercher une remplaçante en même temps...

Mon ton se fit plus placide encore :

— Dans ces conditions, je ne vois qu'une solution : confier cette enfant à l'Assistance publique...

Julie a bondi. Elle bégaya :

— La confier à l'Assistance publique ! Ce petit chérubin ! Il faut être un homme pour avoir une idée pareille. Si Monsieur lisait ce qu'il y a d'intéressant sur le journal, il verrait... L'autre jour encore, il y avait une histoire terrible là-dessus... Abandonner cette mignonne on ne sait à qui ! C'est-y possible que Monsieur y ait pensé !

« Je ne suis pas capable de m'occuper de ce petit ange, peut-être ? Et j'ai jamais rechigné à la besogne... Quand je prendrais la laveuse un jour de plus et l'ouvrière quelquefois pour arranger ses affaires, à cette petite chérie, ce serait une grande affaire ! Et pour lui faire de bons petits plats, cet oiseau du bon Dieu... »

Julie ne connaît pas le sens du mot « logique ». Cette enfant pour laquelle, il y a deux heures, elle refusait de « s'échiner », jouait à grand orchestre de la fibre maternelle que recèlent toutes les femmes, fussent-elles aussi grinchues que ma vieille Julie. Deux bras pote-

lés autour de son cou ridé, et elle se serait fait chair à pâté sur un ordre de la bouche mutine !

— Vous arrangerez ces détails comme vous l'entendrez, ma bonne fille. Ne craignez pas un surcroît de dépenses et faites-vous aider.

Je pense qu'à la réflexion, Julie a eu un soupçon que je m'étais largement moqué d'elle. Elle n'a jamais aimé à ce qu'on lui rappelle cette soirée.

Elle avait poussé un gros soupir et, considérant la question réglée, elle reprit :

— J'ai mis la petite dans la chambre de réserve, et comme je ne l'entendrais pas de là-haut, si elle avait besoin de moi la nuit, je mettrai mon lit dans le petit cabinet qui est derrière la chambre.

— Vous y serez très à l'étroit.

— Monsieur me prend pour une poule mouillée !

Sur cette apostrophe indignée, elle est montée opérer son déménagement...

XIII

Si la présence de Clo bouleversait mon ménage domestique, elle devait apporter une bien plus profonde perturbation dans ma vie personnelle.

Passionnément, je voulais être pour elle exactement ce que sa mère désirait que je fusse, et je me jugeais d'une telle inexpérience !

Pour lui donner la becquée, l'habiller, et l'amuser de contes extravagants, je pouvais compter sur Julie. Mais pour le reste, pour le plus important ?

Longtemps, ce soir-là, j'ai réfléchi, laissant ma plume oisive. Comment remplacer la mère, mon incomparable Claude ? Jamais je ne pourrai, jamais je ne saurai...

La griserie qui s'était emparée de moi en présence de sa fille, si pareille qu'il m'avait semblé au premier abord la posséder, elle, la griserie qui avait déroulé en rêve les heures de cette

journée, tomba soudain. La pensée de la mort de Claude ne m'avait-elle donc qu'effleuré encore? Elle s'appesantit sur moi dans le grand silence de la nuit, atroce, déchirante. Qu'anéantissait-elle? Avais-je espéré l'impossible, fait confiance à un avenir insensé pour supporter le présent?

Un regret intense de l'irréparable, un désir fou de la revoir... Que j'ai souffert cette nuit encore et que l'aube du matin m'a paru cruelle...

Cependant les premiers bruits du dehors m'ont rappelé qu'un enfant dormait au-dessus de ma tête, qui n'avait plus que moi. Allais-je faillir à la mission qu'*elle* m'avait assignée? Elle m'en avait jugé digne; jusqu'au bout de mes forces, il fallait essayer de lui obéir.

Et le cauchemar s'est mué en une vie très douce, et je l'ai sentie telle que Claude l'avait voulue!

.....

Repris par l'engrenage quotidien, je montais pensif l'étroite sente qui, entre quelques vergers, grimpe directement au parc entourant l'hôpital.

J'avais laissé Clo à la garde de Julie, et de voir mon cerbère fondu en sucre d'orge et épiant

les désirs de la bambine avec une soumission de caniche était d'un si haut comique que cela m'avait un instant distrait de mes préoccupations. Je m'y absorbais maintenant, tournant et retournant le problème — terriblement embarrassé, — comprenant que je ne le résoudrais pas seul, qu'il faudrait une main féminine pour m'aider, me guider, me signaler les écueils... Je les redoutais d'autant plus que je les voyais très confusément.

En entrant à l'hôpital, je trouvai ma solution.

Là, de la cave au grenier, une femme régnait. Autoritaire, absolue — colonel à la tête de son régiment, — elle gouvernait infirmières, poilus, domestiques, d'une main si juste que, malgré la stricte discipline imposée à tous, les récalcitrants n'osaient aller plus loin que d'ouvrir la bouche, la « rouspétance » restant immanquablement au fond de la gorge.

Et puis, tous savaient qu'en dehors du service, leur colonelle s'était souvent révélée tendre et pitoyable, qu'à une douleur vraie, nulle ne compatissait comme elle...

Nous savions qu'au début de la guerre elle avait perdu son mari et son fils, tous deux officiers. Elle ne parlait jamais d'eux, ni d'elle-même, semblait absorbée dans ses fonctions,

et comme les miennes nous mettaient en rapport constant, j'avais apprécié son jugement droit et son bon sens.

Certes, ce n'était pas le genre de Claude, mais ses conseils pourraient éclairer mon chemin. Je les sentais sûrs. Comment n'avais-je pas pensé à elle plus tôt?

Après le déjeuner je repartis, emmenant Clo. Je lui disais que nous allions voir de pauvres soldats blessés.

— Dites, parrain, est-ce qu'ils sont aussi malheureux que ceux qu'il y avait chez nous, là-bas, avec les Boches?

— Ils souffrent de leurs blessures, ma chérie, mais on s'efforce de les soulager le mieux qu'on peut.

— Oh ! je voudrais aider !

Je souris, sceptique, et j'avais tort...

En entrant dans le cabinet directorial, je fus accueilli par une exclamation :

— Où avez-vous déniché ce petit oiseau-là ?

Par le fait, c'était la première fois de ma vie qu'on pouvait me voir conduisant un enfant.

— La fille de mon ami Duroisel, ma filleule et ma pupille. Voulez-vous permettre qu'elle joue dans le parc, je voudrais causer avec vous ?

La directrice alla à la fenêtre. Au-dessous d'elle, une jeune infirmière veillait sur une douzaine de poilus éclopés qui se chauffaient au soleil.

Un bref appel, et une minute après la silhouette blanche s'encadrait dans la porte.

— Voici une auxiliaire que je vous propose.

La directrice mit la main de Clo dans celle de la jeune fille.

— Elle a ses diplômes? osa demander la petite infirmière, tant la directrice semblait de bonne humeur.

On la savait impitoyable sur ce chapitre.

Elle menaçait du doigt :

— Pour soigner le cafard, ma petite, elle vous en remontrera peut-être.

— Venez avec moi, mignonne.

Et aussitôt la porte refermée, je repris :

— Un oiseau tombé du nid, qui n'a plus que moi... Et combien je me sens empêtré dans cette tâche que je ne veux pas renier, et à laquelle je suis si étranger !

« Ce matin, en arrivant dans votre domaine, l'idée de vous appeler au secours a calmé une angoisse qui m'avait valu une nuit blanche. Voulez-vous me dire comment on manie un de ces joujoux-là, et me promettre de crier casse-

cou si, par hasard, je me risquais dans des sentiers où il pourrait se détériorer? »

— De grand cœur, s'écria la colonelle qui avait immédiatement retourné sa casaque du côté maternité. Avant tout, de grâce, ne passez pas vos nuits blanches. Cela n'éclairera pas votre cerveau. Et puis, vous avez bien vite fabriqué des obstacles,... fantômes bons à jeter par terre d'une chiquenaude.

— Si vous pouvez donner la chiquenaude, je veux bien, cela m'aidera rudement à dormir.

— Déblayons. Le petit côté pratique d'abord. Julie accepte-t-elle?

La scène de la veille l'égayait.

— Bien! Le seul piège à craindre est qu'elle ne donne des indigestions à votre filleule.

— Mais à quoi occupe-t-on une enfant de six ans tout le long du jour?

C'était le premier problème que je m'étais posé, et il m'effrayait fort.

— Que vous êtes amusant!

— Amusant! hum! pas amusé, je vous prie de le croire.

— Oui, empêtré, vous l'avez dit.

— Enfin, je ne peux pas la laisser dans les jupes de Julie pour qu'elle prenne son langage et ses manies?

— Ah ! vous voyez les pièges tout seul, il me semble : un bon point. Non, vous avez raison, et vous avez tort aussi, car tout cela est assez simple. Vous ignorez, je suppose, l'existence d'un bon petit pensionnat situé au bout de votre rue ?

— Je reconnais mon ignorance. Pourtant j'ai découvert tout seul que Clo ne s'instruirait pas en voyant reluire les casseroles de Julie.

— Eh bien ! voilà l'emploi des journées de votre filleule trouvé. Les matinées au pensionnat suffiront pour son âge. L'après-midi?... Qui vous empêche de l'amener ici avec vous ? L'air est excellent sur cette hauteur, nous n'avons pas de maladies contagieuses. Elle jouera dans le parc, et cela ne déplaira pas à mes mouettes, toutes plus ou moins avides de nursery. Quand il pleuvra, la lingerie la recueillera. Elle y apprendra à faire ses robes de poupée. Le soir, en rentrant, vous repasserez les mystères de la grammaire et des quatre règles, pour l'aider à faire quelques devoirs... Là, qu'y a-t-il encore ?

— Il y a que grâce à vous je ne vois plus que le bonheur dont l'oisillon va remplir mon logis.

Je retrouvai Clo au milieu des convalescents

qui traînaient leurs béquilles le long du mur en soleillé.

Elle allait de l'un à l'autre, et, comme l'avait prédit la directrice, chassait le cafard de sa seule présence. A l'un qui geignait, elle apportait des fleurs : « Regardez-les, vous ne penserez plus que vous avez mal. » A un moricaud qui ne savait pas le français, elle souriait, et ensuite, par de grands gestes, il l'appelait près de lui. Elle avait même proposé à un blessé qui ne pouvait se consoler de l'amputation d'une jambe de lui apporter sa poupée ; cela représentait pour elle un gros sacrifice !

Comme nous descendions ensemble la pente abrupte, sa pensée, des blessés de là-haut, est revenue aux prisonniers qu'elle avait vus souffrir sous la serre allemande.

— Ils n'avaient pas à manger, m'expliquait-elle. Une fois, je les regardais par la fenêtre, tout en goûtant. Il y en a un qui s'est approché. On voyait qu'il avait si envie de mon pain que je lui ai donné le reste de ma tartine. Un vilain Boche nous a vus, il s'est mis à crier en allemand et a levé son fusil sur le pauvre soldat. Alors j'ai crié : « Méchant ! méchant ! » Il s'est retourné si en colère... J'ai cru qu'il allait me battre. Maman est arrivée, elle était toute pâle. Elle m'a éloignée de la fenêtre et a parlé au

Boche. Lui criait toujours; enfin il est parti et maman ne m'a plus permis de regarder par la fenêtre.

Banal incident des pays envahis, qui, renouvelé chaque jour, a épuisé la mère; car le geste de la fille, que de fois ne l'a-t-elle pas fait, elle. Le pain était pourtant chichement distribué.

— Quand il n'y en avait presque plus le soir, m'a raconté un autre jour Clo, maman disait qu'elle avait la migraine et ne dînait pas.

D'avoir vu tant de tristesses, l'enfant narrait ces atrocités d'un air habitué qui faisait mal.

Un oiseau voltigeait devant nous. Pour la distraire, je le lui montrai.

— Pauvre petit! Je suis sûre qu'il a froid

Elle se mit à le poursuivre, et il fallait en effet que le vent très aigu qui nous fouettait la figure eût terriblement engourdi l'oiseau, car, ses ailes refusant de l'enlever hors de la portée de Clo, elle me l'apporta triomphante :

— Je vais l'emporter!

Un fin bec de rouge-gorge pointait entre les petits doigts.

— Il doit être bien malade pour se laisser prendre, ma petite fille. Il va mourir.

— Eh bien! au moins, il mourra chaud.

Le lendemain, un petit paquet de plumes, deux pattes raidies dans une dernière convul-

sion, avaient eu le réconfort de mourir « chaud » et occupé la matinée de Clo par un enterrement imité de je ne sais quel livre dont elle me racontait des merveilles.

Et je m'apercevais que les enfants ont assez d'imagination à eux tout seuls pour remplir le cadran de leurs journées, sans que les vieux rêveurs de parrains s'en mettent en peine.

Que de surprises me réservait mon exploration dans le monde enfantin ! Mais Clo était-elle une enfant ordinaire ?

D'avoir contemplé tant de tristesses dans ces derniers mois l'avait, en tout cas, exceptionnellement mûrie ; les circonstances présentes y ajoutaient leur empreinte.

Elle se plaisait dans l'atmosphère de souffrances de l'hôpital, parce qu'elle sentait déjà qu'elle les allégeait.

Clo n'a pas cessé de se prodiguer dans cette maison.

Les blessés partis, des enfants délicats, infirmes, sont venus la peupler. La directrice est restée, endormant, par un dévouement éperdu, la douleur personnelle qui veille sous l'écorce rude. Clo est là aussi, je crois bien, le rayon du soleil qui rend moins lourd le voile de deuil. En retour, elle trouve l'affection féminine dont une enfant ne saurait se passer.

Cependant, ma part n'en est pas diminuée... Mais comment préciser ce que Clo a été, ce qu'elle est pour moi !

Le premier jour, je l'ai adorée comme le reflet de sa mère, un peu en païen. Mais si Claude m'avait assigné une mission, sa fille avait la sienne, et cette enfant a merveilleusement su la remplir. Ne vais-je pas la déflorer en la fixant sur cette page ? Non, car tous ces souvenirs dans lesquels je me suis plongé pour adoucir l'absence de ma petite Clo doivent rester mon secret...

XIV,

C'était le deuxième soir. Clo, blottie sur mes genoux, me racontait ce qu'elle savait de la nuit tragique où son père est mort...

... Le bruit du canon se rapprochant de plus en plus, la terrifiant; un obus labourant la pelouse à quelques mètres d'elle, sa mère accourant, l'entraînant dans une cave dont on avait aveuglé les soupiraux. Là, à la lueur vacillante d'une bougie posée à terre, elle avait vu son père étendu sur un matelas. On venait de le descendre, mais aussitôt les domestiques s'étaient enfuis, abandonnant ma pauvre Claude. Seule, à genoux auprès de son mari, tenant sa fille embrassée, elle avait assisté à l'agonie, les râles se mêlant à la sinistre canonnade du dehors.

— Au bout de quelque temps, continuait Clo, maman a dit : « C'est fini. » Elle a fermé les

yeux de papa pour qu'il dorme et m'a emportée en courant bien vite dans une autre maison tout au bas du village. Il a fallu encore descendre dans une cave et, le lendemain, notre maison était toute démolie. Partout il y avait des méchants soldats jaunes. C'étaient les Boches, mais il ne fallait pas le dire : ils nous auraient battues.

Longtemps après j'ai eu d'autres détails par l'amie qui a soigné Claude à ses derniers moments.

L'état de mon ami s'était tellement aggravé à l'annonce de la guerre qu'on n'avait pu l'éloigner. Après sa mort, Claude et sa fille avaient dû supporter toutes les privations des pays envahis.

Epuisée, se sentant profondément atteinte, Claude avait concentré toute son énergie à obtenir de rentrer en France... Elle devait y mourir, il est vrai, un mois plus tard, mais sa fille était sauvée !

* * * * *

Clo toujours sur mes genoux, je ne savais que répondre au récit qui prenait une acuité d'horreur à être raconté par cette bouche d'enfant. Je baisais ses cheveux. Je caressais les boucles légères.

Neuf heures sonnèrent. A quelle heure un enfant se couche-t-il?

Clo le savait mieux que moi.

— C'est l'heure de me coucher, parrain.

Se déroband au dernier baiser que je lui donnais, elle inspectait les murs, fouillait les recoins de mon bureau. Ses yeux revinrent à moi :

— Où peut-on faire sa prière? demanda-t-elle d'un air déçu.

La demande me prenait si au dépourvu que je suis resté un instant sans comprendre.

— Je ne sais pas, ai-je dit très piteusement.

Les yeux bleus ont pris une expression inquiète qui m'a fait mal. Allais-je faillir ce soir même à ma mission, sur un sujet que sa mère jugeait de première importance? Ne savais-je pas que Claude, très pieuse, avait assurément élevé l'enfant dans ses mêmes croyances?

Tout à coup je revis la chambre de ma mère, et une reproduction de la Vierge de Botticelli qui était au pied de son lit. En souvenir d'elle j'avais mis la gravure dans un coin de mon bureau.

Rassuré, je fis jaillir l'électricité du plafonnier. Clo la vit de suite :

— Oh ! la Sainte Vierge et l'Enfant-Jésus ! C'est parfait, dit-elle d'un ton entendu.

Je n'étais pas au bout de mes peines. Elle reprit résolument :

— Nous allons faire notre prière.

Et comme je devais avoir l'air parfaitement idiot, elle crut devoir m'expliquer :

— Maman m'a dit de faire ma prière tous les soirs avec vous, parrain. Je vais la dire, vous répondrez.

Jamais candidat bachelier n'a ressenti l'angoisse pareille à la mienne. La voix tremblante, j'ai répondu que... j'avais peur de ne pas très bien savoir...

— Ne pas savoir, vous, parrain ? Ah ! c'est que vous n'avez pas l'habitude de la réciter tout haut. Eh bien ! pour aujourd'hui, je vais la dire tout entière.

Et, chaque soir, nous avons dit ensemble la prière de Claude. J'ai retrouvé les vieilles formules pour répondre correctement, et la voix de l'enfant était si semblable à celle de la mère que je ne savais plus si c'était avec Claude ou avec sa fille que je dialoguais devant la Vierge souriante.

Trois jours plus tard, mon petit tyran m'informait que, le lendemain étant dimanche, elle irait à la messe avec moi. Toujours un ordre de sa mère... Et je m'y suis soumis. J'ai emporté un livre, parce que « maman avait toujours le sien »; j'ai lu les prières rituelles et, peu à peu, un bonheur inconnu, apaisant, m'a enveloppé, comme les bras de ma petite Clo quand elle me disait le soir :

— Parrain, embrassez-moi pour maman et puis pour vous.

XV

Longtemps, Clo avait demandé :

— Maman n'est pas encore guérie? Quand sera-t-elle guérie?

Questions affreuses auxquelles j'hésitais à répondre.

Avec cette maturité que le malheur lui a donnée, elle a enfin deviné la vérité. Au jour de l'an, en me souhaitant une bonne année, elle m'a dit :

— Parrain, aimez-moi bien, car je crois que maman est partie comme papa.

Elle n'a pas vu une larme qui se perdait dans ses boucles d'or, tandis que je la serrais contre moi. Je n'avais pas le courage de parler, et c'est la directrice de l'hôpital qui a répondu à la mignonne. Elle a su lui donner les consolations mystérieuses auxquelles j'étais si étranger encore.

Dans l'après-midi, nous avons été la voir. Prétendant quelques papiers à examiner, j'ai laissé Clo entre ses mains.

Une heure plus tard, nous redescendions tous deux. L'enfant, les yeux rougis, la physionomie grave, un peu en dedans, de sa mère, me disait :

— Madame la directrice m'a expliqué, parrain... Pauvre maman ! Elle ne peut pas venir me chercher ; elle est au ciel, c'est trop loin ! Mais elle est si heureuse là-haut qu'il faut que je sois contente... Elle m'aime toujours autant, elle sait que je suis sage, et j'irai la retrouver...
— elle cherchait le mot exact — « plus tard ».

Que représentait ce laps de temps pour l'enfant ? C'était quelque chose de mystérieux.

Je me récriai :

— Et moi, Clo, tu m'oublies !

— Oh ! non, fit-elle, câline, avec un petit sourire. Vous viendrez avec moi, parrain.

Oh ! cette foi dans l'au-delà ! Éternelle ensorceleuse qu'on n'a jamais trouvé à remplacer auprès des foules pour bercer leurs espérances, calmer leurs douleurs.

... Éternelle ensorceleuse qui endort dans ses plis les dernières angoisses de ceux qui l'ont le plus reniée !

... Eternelle ensorceleuse, ressort secret des humbles dévouements et des actions héroïques !

... Eternelle ensorceleuse qui essaime sur toutes les misères la cornette de Saint-Vincent de Paul et la bure des apôtres !

... Eternelle ensorceleuse qui séchait les larmes de l'enfant suspendue à mon bras, et, de ses premières lueurs, m'apportait déjà confusément une douceur inconnue !

L'enfant avait repris :

— Maintenant, je dois faire ma première communion. Maman m'a dit que si elle n'était pas là il fallait que je la fasse à sept ans. Nous allons en parler à M. le curé, n'est-ce pas, parrain ?

De ce jour je fus promu répétiteur de catéchisme, et la première communion de Clo fixée au 15 mars, anniversaire de la mort de sa mère.

Quels souvenirs cette date remue en moi ! Une auréole de cheveux d'or se détachant sur une gerbe de bleuets... La première vision de Claude dans mes yeux, le jour où je l'ai connue, où je l'ai aimée... Mais ceci est mon secret !

L'autre jour, je l'ai revécu tellement, le premier de mes anniversaires, qu'il avait estompé

celui de Clo... Aujourd'hui, ce dernier m'apparaît avec toute son intensité.

La veille, au moment de se coucher, Clo a pris cet air sérieux et intérieur qui la rend plus semblable encore à sa mère :

— Parrain, maman m'a dit que si elle n'était pas là pour ma première communion vous la remplacerez.

J'avais compris ce qu'elle demandait !... Pétrifié de surprise, je ne répondais rien. Alors elle a ouvert un petit carnet que je ne lui connaissais pas :

— Je l'ai écrit là, dit-elle, pour ne pas l'oublier, avec tout ce que maman m'a dit avant... — sa voix faiblit... — avant de m'envoyer chez vous, parrain.

Elle m'a embrassé, ma petite Clo, sans plus insister... Et moi, j'ai été passer ma soirée avec mon vieux curé.

Il m'a affirmé que le Dieu de toute miséricorde se contenterait d'une foi vacillante, embéquillée encore d'un amour trop humain. Il m'a complimenté même, le cher homme, pour me donner l'aplomb qui me manquait, assurant qu'un rayon de lumière venait récompenser une vie restée humainement droite et propre...

Le lendemain, dans la matinée, comme j'étais enfoncé dans mon fauteuil, un peu étourdi du « pas » que j'avais franchi si brusquement, sans m'y attendre, Clo est venue. Elle a posé sa tête sur mon épaule :

— Parrain, je suis contente ! Maman m'avait dit qu'elle serait si heureuse ! Je la sentais entre nous deux...

Oui, ma petite Clo, sois heureuse ! Je croyais avoir reçu de ta mère une grande mission. A toi en était confiée une plus précieuse encore.

Ce soir, je palpe mon cœur, je sonde mes souvenirs, et tout le passé m'apparaît si différent de ce que je l'ai cru !

Je n'ai pas su comprendre ma bien-aimée Claude !

J'ai remué le borbier de ce monde afin d'en tirer pour elle des étincelles de joie — et j'espère, dans ma faiblesse, y être parvenu, — mais je n'atteignais pas le meilleur d'elle-même. J'ignorais la lumière mystérieuse qui illuminait son chemin. Quand elle m'a donné sa fille, elle a voulu par elle illuminer le mien. De cela je ne puis douter...

— Je la sentais entre nous, me disait Clo, ce matin.

Ce soir, sur le seuil de la voie où elle m'attire, je la sens si proche ! Jamais je n'ai osé me la figurer ainsi.

Une senteur légère m'enveloppe, un souffle effleure mon front. N'est-ce pas une caresse de sa main ?

Non, c'est le vent du soir. Il arrive jusqu'à moi, du fond de la nuit mystérieuse, embaumé d'avoir caressé les fleurs endormies...

Mais elle ! Elle est là qui m'appelle, qui m'attend.

XVI

— Monsieur ne s'aperçoit sûrement pas ! La maison est devenue si triste que je ne m'y reconnais pas ! Le coq ne chante plus, et les pigeons n'ont pas refait leur nid...

— Ne vous lamentez pas, Julie. M^{me} Clo reviendra dans quelques jours. Elle saura émoustiller votre coq et rendre à vos pigeons l'envie de roucouler.

— Eh ! je sais bien, pour les bêtes encore, ... mais ce ne sera tout de même plus la même chose !

Je constate que Julie, qui en fait de plume, n'a tenu que celles des poulets qu'elle fait rôtir, divague pour le moins autant que son maître.

M'a-t-elle fait partager son ennui, ses regrets, ou est-ce la pluie qui assombrit mes idées ? Toute la journée elle a projeté comme en écran, entre moi et la verdure du jardin, une frange mouvante de gouttelettes blanches. Et de peur

que je ne l'oublie dans la nuit, elle tambourina mes vitres de sa monotone chanson.

Mais le souvenir de cette journée, où je me suis meurtri à une barrière que plusieurs années de bonheur et de calme m'avaient fait perdre de vue, suffit bien pour m'attrister.

Je m'étais trop endormi... Oui, ce qui avait été le cauchemar de ma vie, la cause de ma farouche mise en marge, je l'avais idiotement oublié dans ce petit bourg où tout le monde me saluait d'un cordial bonjour, où ma filleule, chez moi, répandait une joie que je n'osais rêver.

Elle avait seize ans. Elle quittait le pensionnat qui l'avait accueillie petite fille, en ayant extrait toute la science qu'il pouvait lui donner. Pour la vie de jeune fille qui s'ouvrait devant elle, j'avais fait de si beaux projets!

Je la voulais, comme sa mère, avertie de tout ce qui est beau, instruite de ce patrimoine d'art, de cette vie intellectuelle dont Paris est le grand centre. Nous n'en n'étions pas si éloignés! Je l'initierais aux merveilles de nos musées, de nos églises. Je lui ferais entendre des conférences choisies...

Comme il a fallu peu de chose pour renverser ce rêve!

Clo ne connaissait de Paris que quelques courses faites entre deux trains, dans un grand magasin. La directrice appelait cela « s'habiller à Paris ». Cette question toilette étant incompréhensible à mon intellect, je lui avais abandonné les rênes sur ce sujet. Pour elle, comme pour Clo, lorsqu'il manquait quelque attifage, on prenait le train et on revenait habillé de pied en cap. C'était pratique, commode.

Cependant, Clo, plus âgée et mieux renseignée, ayant révolutionné la vieille coutume et s'étant adressée ailleurs, y mettant son goût personnel, l'aveugle que je suis a reconnu que c'était beaucoup mieux ainsi.

Nous n'en n'étions pas là...

J'avais projeté une première excursion et établi un itinéraire pour donner une vue d'ensemble de mon vieux Paris à cette fille de Parisiens qui l'ignorait.

Nous étions partis gaiement, par un temps assorti. Seuls dans notre compartiment, nous avions encore bâti... sur le sable !

Je n'avais pas fait cent mètres sur le trottoir, ma construction était par terre.

Les gens qui nous frôlaient, transformés en forçats par l'acuité de la lutte pour la vie, avaient d'autres soucis en tête que de toiser ma taille. Cependant quelques regards furtifs,

un mouvement de tête avaient suffi ! Je me vis accompagnant grotesquement cette jolie Clo, grande, élégante, et, tout à coup, la gêne et la sauvagerie qui si longtemps m'avaient fait raser les murs, précipiter mes pas, s'abattit sur moi.

J'étais revenu bien des fois à Paris, depuis mon exode en Normandie. Seul, absorbé par un rendez-vous d'affaires, une conférence chez le notaire, je n'avais pas pris garde à « cela »...

Maintenant, la crainte m'angoissait que Clo ne s'en aperçût, qu'elle n'en souffrît surtout. Je la fis déjeuner dans un restaurant encore désert, l'heure étant indue pour des Parisiens. Quelques instants plus tard, nous traversions le Luxembourg. Les moineaux piaillaient, mais ce n'était pas la saison des nids.

Des gamins juchés sur un banc nous regardaient passer. J'entendis une exclamation, un rire étouffé. Clo, étonnée, tourna la tête. Une ombre passa sur sa figure, une crispation d'impatience et aussi de chagrin.

Brusquement, je me décidai. A la porte la plus proche, je hélai un taxi; et comme, surprise, Clo m'interrogeait du regard, je déclarai que tout ce mouvement me fatiguait, ... nous n'aurions pas le temps de dérouler jusqu'au bout notre programme, ... elle ver-

rait bien mieux en voiture l'aspect de Paris...

Je suis arrivé ainsi à passer l'après-midi sans grande anicroche, espérant que les points de vue charmeurs de Paris auraient effacé des yeux de Clo l'incident du Luxembourg.

Au retour, nous n'étions plus seuls. Trois jeunes gens occupaient le fond du compartiment, dont le savoir-vivre et la qualité ne méritaient pas le résultat qu'ils devaient provoquer.

Clo, en face de moi, s'absorbait dans la lecture d'une revue. Pourvu qu'elle ne s'aperçoive pas ! suppliais-je intérieurement ; et, espérant que ma disparition changerait le cours des idées de cette jeunesse, je me glissai dans le couloir.

Que s'est-il passé ? Je ne l'ai jamais su. Cinq minutes plus tard, Clo sortait à son tour, très rouge, des larmes plein les yeux.

— Qu'as-tu, Clo ?

— Rien, parrain. Il fait horriblement chaud dans ce wagon.

Elle abaissa nerveusement une glace, s'y accouda, offrant au vent son visage empourpré, sans souci de la fumée qui le souillait.

La catastrophe était arrivée, rien ne pouvait l'aggraver. Je suis rentré dans le compartiment, les jambes rompues malgré mon taxi. Deux de mes voisins regardaient trop attentivement par

là portière, le troisième lisait aussi attentivement un journal tenu à l'envers, avec l'air d'un chien battu.

Ma vaillante petite filleule avait sûrement manié le fouet en femme experte.

Comme nous revenions de la gare, salués de-ci de-là par les « bonjour, monsieur de Brayet » de bonnes gens qui ne ricanaient pas, Clo a rencontré une amie.

— Vous êtes-vous bien amusée?

— Oh ! parrain est un incomparable cicerone, mais quelle cohue ! Combien je préfère notre trou tranquille ! Je suis encore tout étourdie !

Au fond de la prunelle bleue, je saisissais une tristesse si inaccoutumée ! Oh ! oui, j'étais réveillé. Mon bonheur ? Un jouet tombé à terre et cassé en morceaux !

Ce soir-là, je me suis trouvé aussi « empêtré » que le premier jour où je cherchais en vain à occuper une journée de bébé.

Que faire d'une jeune fille que je ne voulais pas, ... que je ne pouvais pas affubler de mon exigüité ?

XVII

A celle-là même je posai la question, qui avait si bien résolu la première.

— Ah ! oui, vous voici encore embarrassé de fantômes. Vous aussi, vous prenez cette histoire au tragique ?

— S'il n'y avait que moi ! Vous supposez bien que, pour mon compte, j'y suis habitué ! Mais Clo en a souffert. Voilà ce qui me met hors de moi.

— Mon cher, vous l'avez élevée un peu trop à la douce, votre Clo.

— N'avait-elle pas souffert pour toute une vie lorsque je l'ai recueillie ?

— Ta, ta, ta... Les enfants, heureusement, ne sentent pas aussi profondément que les grandes personnes. Et surtout, chez eux, la souffrance s'efface vite. Clo avait oublié ce que c'est. Elle

s'étonne devant celle-ci, si mince soit-elle. Car, enfin, c'est ridicule, grondait la colonelle, quelques malotrus, rencontrés par hasard, vous mettre dans cet état, tous deux...

— Vous avouez que Clo est bouleversée?

— Vous le savez aussi bien que moi, sans cela vous ne seriez pas ici... Comprenez donc que la souffrance est inéluctable, saine...

— Allons donc!... Désirable aussi, peut-être?

— Ne vous fâchez pas... et ne nous perdons pas dans ce mystérieux problème de la nécessité de la souffrance.

« Malgré tout votre désir, vous ne l'éviterez pas à Clo. »

— Autant qu'il sera en mon pouvoir, si! Je ne sortirai plus avec elle en dehors de ce petit pays.

— Vous êtes aussi fous l'un que l'autre!

— Ah! elle vous a dit... elle aussi?

— Oui, et pour la même raison que vous. « S'il n'y avait que moi, j'irais partout avec mon cher parrain, les gens sont trop bêtes pour qu'ils importent, mais il souffre tellement! Je ne suis guère sortie jusqu'à présent et ne me suis jamais ennuyée, je continuerai. »

— L'avez-vous fait changer d'avis, au moins?

— En avez-vous changé, vous?

— Mais c'est insensé! Se cloîtrer! Je ne veux pas! Aidez-moi!

— Mon pauvre ami, me dit-elle subitement radoucie, je suis désolée de votre chagrin. Je ne le prévoyais pas si profond.

— Si vous le prévoyiez, pourquoi n'avez-vous pas crié casse-cou? N'aviez-vous pas promis de me signaler les chausse-trapes? Et celle-ci est de taille, où je me suis laissé choir!

— En vous la signalant, ne vous aurais-je pas fait plus de mal? Et vraiment je ne pouvais prévoir la malchance qui vous a poursuivi. Puis, Clo aurait refusé d'y croire. Ne m'a-t-elle pas dit encore : « Il faut l'avoir vue pour comprendre la méchanceté humaine. »

— Eh bien, je reviens au point de départ. Que faire?

Elle réfléchit un instant.

— Moi, je foncerais sur l'obstacle, je ne changerais rien à mes projets; mais Clo et vous êtes deux sensitifs. Ce serait trop vous demander peut-être. La laisser se cloîtrer ici? Non, nous risquerions la misanthropie : à dix-neuf ans, ce serait monstrueux.

« Modifiez votre programme. Vous, continuez

votre vie, puisqu'elle vous suffit. Vous ne dormirez plus que d'un œil, c'est plus sûr, vous savez, en ce monde. Quant à Clo, usez de votre influence, qui est grande. Obtenez qu'elle sorte un peu. Je ne puis m'en charger, je suis rivée à mon hôpital, mais, au pensionnat, plus d'un professeur considérera comme manne miraculeuse de l'accompagner à Paris. Question d'argent qui vous indiffère, n'est-ce pas ?

— Oui, heureusement !

— Voyez-vous, notre esprit mal tourné ne note sur le chemin que les pierres noires. Les blanches glissent comme un bonbon fondant et nous devenons injustes. Il y a toujours des pierres blanches parmi la plus grande avalanche de noires, il faut seulement se donner la peine de les voir.

— Je vous assure que j'en ai eu beaucoup de noires qu'il m'a fallu avaler. Ce sont celles de Clo qui m'étranglent.

— Encore ! Il y aura longtemps qu'elle n'y pensera plus, et vous serez encore à vous picorer le cœur, vieux rêveur !

Avec une bourrade à la colonelle, elle m'a renvoyé une fois de plus « désempêtré ». Clo, comprenant qu'elle allégeait ma souffrance, a consenti à tout ce que j'ai voulu, quitte à in-

venter les plus ingénieux prétextes pour espacer ses voyages. Toujours en quête d'un plaisir à me faire partager, elle a imaginé, un jour, de nous pourvoir d'une auto. M'ayant ainsi protégé contre la curiosité, comme le numéro sensationnel d'un cirque, elle m'a entraîné parfois, ... si heureuse, assurait-elle, qu'il fallait bien que je fusse heureux moi-même. Mais le bonheur dans lequel je m'étais engourdi avait rejoint mes rêves.

Jusqu'au bout de ma course, je me heurterais à la pancarte : « Dommage qu'il soit si petit ! »

XVIII

Cette part du gâteau était-elle donc encore réellement trop grande pour moi, qu'il a fallu la partager?

Deux mois qu'un soir, du seuil de mon bureau, j'ai compris...

Ce soir-là les oiseaux, affairés, duvetaient éperdument leur nid. Et ma petite Clo faisait comme eux.

Deux mois seulement!

Les mêmes roses qui s'effeuillent ce soir étaient frileusement encloses dans leur corselet vert; mais la sève, sous un chaud soleil d'avril, montait à flots, gonflant à les faire craquer les bourgeons des châtaigniers, poussant au grand air les menues feuilles vert tendre des bouleaux.

Déjà, bravant les gelées tardives, mon ceri-

sier avait revêtu sa blanche parure, représentant assez bien une gigantesque corbeille de fiançailles.

En travers de cet élan vers une vie nouvelle, allais-je jeter mon égoïste bonheur?

La directrice de l'hôpital — et la mienne un peu aussi — l'avait ébréché sans pitié le jour même.

— Vous n'allez pas bientôt marier Clo? m'a-t-elle jeté, bourrue.

— Hein? Marier Clo?

— Eh oui! Vraiment, on dirait que vous n'avez jamais pensé. Vous aviez promis de ne plus dormir que d'un œil.

— Mais j'ai les deux yeux grands ouverts en ce moment. Cela n'empêche que... Marier Clo, déjà! Mais elle est encore beaucoup trop jeune!

— Quel âge a-t-elle, cher rêveur?

— Hum! Non, ce n'est pas possible qu'elle ait déjà dix-neuf ans!

— Très possible.

— Ah! je vois, vous avez un candidat, ai-je fait, maussade.

— Mon Dieu! oui, et il n'est pas loin du tout, si bien que l'idée aurait pu vous en venir tout seul.

— Vous savez que je ne vois rien tout seul,

même dans notre trou qui n'est pas grand.

— Et le D^r Nozet, le connaissez-vous, par hasard?

— Ah! c'est lui dont il s'agit, grognai-je.

— Il ne vous plaît pas?

— Ni plus ni moins qu'un autre... Marier Clo! Vous croyez que cette idée m'est plaisante?

La directrice feuilletait un dossier étalé sur sa table.

— Elle n'a que vous, remarqua-t-elle à voix basse.

Avec quelle délicatesse cette femme à l'emporte-pièce, fidèle à sa promesse, me signalait le piège!

Oui, Clo n'avait que moi! Je ne pouvais dire ma mission terminée que le jour de son mariage.

Et si je partais avant?... Volontairement, cette mission que Claude m'avait confiée, je la laissais inachevée.

— Je vous remercie, Madame. Me voici résolu. Discutons votre candidat.

— C'est un vrai plaisir de causer avec vous, reprit-elle avec bonne humeur. J'ai réuni là tout ce que j'ai pu me procurer de renseignements. Vous prendrez les vôtres, si vous le jugez bon, mais mon dossier est au

complet. Examinez-le, j'ai une lettre à écrire.

Le D^r Nozet, élève du chirurgien en chef de l'hôpital, y a été délégué par lui, il y a quelques mois, pour le suppléer, voire le remplacer dans l'avenir.

La directrice n'avait eu garde de l'accepter les yeux fermés. Elle avait fait son enquête. Celle-ci ayant été favorable et le docteur lui plaisant, la directrice avait eu l'idée de lui faire épouser Clo.

Elle avait alors fouillé plus avant les dessous du docteur. Le dessus et le dessous se trouvant à sa convenance, elle le lançait dans mes jambes.

Le dossier lu et même épluché, je ne découvris aucune objection valable. De mauvaise humeur cependant, et peut-être, dois-je l'avouer, parce que justement je n'avais rien à formuler contre le projet, j'écoutais plaider la directrice.

— Je l'ai fait causer. Il a des principes très arrêtés, et je ne répondrais pas de la bonne harmonie, s'il trouvait de l'opposition à ce sujet.

« Mais Clo a exactement les mêmes idées. Cela fait une plate-forme solide sur laquelle ils peuvent bâtir leur maison. »

L'éloge, rare dans sa bouche, m'agaçait.

— Permettez, vous oubliez un certain petit Dieu qui représente le ciment indispensable à la construction.

Elle fit une moue amusée :

— Vous croyez l'amour indispensable ?

— Oui, certes ! Et s'il ne dit son mot, rien à faire avec votre docteur. Il faut qu'il plaise à Clo.

— Vous avez été amoureux, avouez !

— Oh ! un rêveur, cela ne tire pas à conséquence !

— Je crois que lui, ... le ciment serait de la qualité requise...

— Lui ! Il aurait bien mauvais goût si ma charmeuse ne l'engluait pas du premier coup. Il s'agit d'elle, de Clo... Et, justement, je ne veux pas qu'elle l'accepte pour toutes les raisons que vous venez de développer, aux fins de me sucrer la pilule. Je ne veux pas qu'elle se décide pour rester près de moi, me faire plaisir — drôle de plaisir vraiment ! — enfin, il n'y a rien qui presse...

— Assurément.

— Elle n'a jamais fait beaucoup attention à lui, ... le connaît à peine... Je pourrai l'inviter de temps en temps pour qu'ils se voient à

l'aise... Oui, n'est-ce pas, vous approuvez? Si ensuite le cœur de notre petite Clo parle...

Le visage de la directrice, que j'interrogeais en égrenant de si sages projets, avait disparu derrière le dossier du prétendant, tout grand déployé, et je ne recevais aucune des réponses auxquelles j'avais droit.

— Je vous remercie, dis-je, de votre bonne affection pour Clo, de votre vigilance à assurer son bonheur. Je vous remercie aussi de m'avoir secoué, maintenant je veillerai...

— Ah! mon cher ami, fit-elle tout à coup en se levant, jamais vous n'avez si bien dormi!

— Hein?

— Oui, oui, parfaits, vos projets. A bientôt, n'est-ce pas?

Un drôle de sourire, un éclair dans le regard. Que diable a ma colonelle? J'ai conscience de n'avoir rien dit de ridicule.

.....

Le soir, Clo est sortie dans le jardin, pour arroser ses fleurs, avant la nuit close.

J'essaye de remettre d'aplomb mes idées. Cette bonne colonelle les a terriblement bousculées.

Je me suis décidé au sacrifice, c'est mon devoir, c'est entendu, ... rien ne presse, marmure mon égoïsme tenace.

Comme Clo est longtemps dehors ! La nuit serait complète si la lune, levée tôt, n'avait dardé sa face ronde et froide au fur et à mesure que les rayons dorés du soleil s'éclipsaient vers l'ouest. Cependant, Clo n'aime pas particulièrement sa lumière blafarde.

Je m'avance sur le perron. Un noyer du jardin voisin a étendu ses branches par-dessus la haie, fragile barrière entre les deux propriétés limitrophes.

Sous l'ombre qu'il projette, le sweater de Clo pique sa tache blanche. Toute droite, immobile, me tournant le dos, que guette-t-elle ? Un chat, un oiseau ? Je vais l'interpeller, mais une fugitive étincelle brille de l'autre côté de la haie.

Je me renfonce dans ma fenêtre. L'étincelle jaillit par intervalles. Ce ne sont généralement pas les oiseaux qui ont une cigarette au bec...

Plus d'étincelles, mais la tache blanche a bougé. Un bras s'allonge et ne se retire pas vite.

Je me suis rassis.

J'ai dormi, ma colonelle ! Oh ! combien !

Pourquoi, cet hiver, Clo a-t-elle garni l'arbre

de Noël des petits malades d'une telle profusion de jouets, de bougies, de fleurs, que la directrice l'a sérieusement grondée, sans éteindre l'éclat des yeux bleus, le sourire brillant où une joie éclatait qui ne m'a pas réveillé?

Pourquoi, l'autre jour, a-t-elle insisté pour que je loue au docteur la maison d'à côté où, depuis la guerre, nous abritons les souvenirs de ses parents?

J'y allais parfois seul y promener mon rêve, et tous deux nous gardions jalousement ces trésors à l'abri des regards indifférents.

... Le docteur ne trouvait pas à se loger; il se déplaisait à l'hôtel; un service à rendre, que désirait la directrice... Tant de raisons qui ne m'ont pas réveillé!

Oui, j'ai dormi... Je m'étais tant promis de rester éveillé!

Clo est rentrée. Bien roses, les joues, pour s'être offertes aux pâles rayons de la lune!

— Clo, veux-tu te marier?

— Oh! parrain... — Elle hésite... — Je ne veux pas vous quitter.

— Mauvaise raison, ma petite fille. On me propose pour toi un bon parti.

— Non, non, je ne veux pas. Refusez, parrain, je vous en prie.

— Voyons, Clo, sans aucune explication? Tu n'es pas raisonnable!

Elle s'est assise sur le bras de mon fauteuil :

— Vous êtes las de votre petite Clo, vilain parrain?

Que c'était tentant de clore l'entretien par un baiser et d'attendre... une nuit seulement. Mais si j'allais me rendormir? Je cravache mon égoïsme :

— Ma petite Clo, s'il était tout près, une haie à renverser?

Un petit cri :

— Parrain! qui vous a dit? J'avais si peur de vous faire de la peine!

— Ah! petite coquine! Et moi qui croyais que tu ne l'avais jamais regardé! On pourrait l'appeler, je parie qu'il n'est pas très loin encore.

Et, m'avançant sur le perron :

— Docteur, la haie est-elle vraiment infranchissable?

Non, elle était, il faut croire, facile à sauter, et le docteur n'en était pas éloigné, car une seconde après nous étions tous trois sous le chèvrefeuille :

— Allons, je vous donne mon trésor! Allez le présenter aux étoiles.

Je poussais les amoureux au jardin, et je suis

rentré achever dans mon fauteuil la phrase qui, malgré moi, me hantait : « Je suis habitué aux miettes. »

Cependant, je me ressaisis, je me gourmande. Je ne puis appeler « miettes » mon amour pour Claude, le don qu'elle m'a fait de sa fille, la voie où je la sens me guider...

XIX

Ils sont venus achever la soirée avec moi.

— Nous ne voulons pas vous laisser seul, parrain.

Assis l'un près de l'autre, ils élaboraient les plans de leur vie future, m'y associant de leur mieux.

Les « n'est-ce pas, parrain? » de ma petite Clo se répétaient si fréquents, qu'entraîné par l'exemple, le docteur a distraitement lancé, lui aussi, son « n'est-ce pas, parrain? ».

Nous avons ri.

— C'est dit, et bien dit. Je retiens le mot. Je serai aussi « parrain » pour vous.

Un peu confus, il s'excusait :

— Nous avons tant parlé de vous !

— Au fait, où donc avez-vous eu tant d'occasions de causer ?

— Mais à l'hôpital ! s'écrie Clo. Nous nous voyions tous les jours et, ces temps derniers,

quelquefois, avant de rentrer, nous nous sommes promenés dans le jardin.

Dans le jardin ! Sous les fenêtres de la directrice ! Je comprends. La qualité de mon ciment ? Oh ! ma colonelle, est-il permis de se moquer aussi largement d'un pauvre endormi ?

Oui, ils s'efforçaient gentiment de me mêler à leur joie, à leur avenir, mes tourtereaux. Il y avait cependant quelque chose de changé, quelque chose comme un profond fossé qui, pour moi, séparait hier d'aujourd'hui.

Hier, Clo disait « nous », et cela voulait dire elle et moi. Ce soir, le « nous » tendrement modulé, qui sonnait à la volée l'annonce d'un nouveau foyer, c'était elle et lui ; lui, malgré tout, le voleur de mon trésor.

XX

Tout s'engourdit dans la chaleur de midi. Les oiseaux sommeillent dans les feuilles alourdies...

Mes persiennes mi-closes, dans une pénombre où j'aime à manier mes reliques, j'ai retiré du tiroir, dans lequel elles sommeillaient aussi, de vieilles lettres... Souvenirs de mon père, souvenirs de ma mère, souvenirs de ma vieille amie, dont la sombre maison n'est plus, elle aussi, que souvenir.

Puis voici des lettres de mon ami Duroisel, quelques rares billets de Claude, tournés finement dans leur banalité voulue, si charmants, malgré le menu sujet qu'ils traitent.

Voici l'enveloppe notariale, lettre de voiture de la pauvre petite orpheline, et le testament qui me la confiait.

Je déplie machinalement la feuille ministérielle.

Un rais de soleil a glissé entre le volet mal joint, il darde sa lumière crue sur le rebord du papier et fait saillir quelques mots informes, écrits en travers. Je n'en ai pas souvenance. M'auraient-ils échappé autrefois ?

Muni d'une loupe, je déchiffre :

« Ci-joint la lettre que M^{me} Duroisei a chargé son amie de vous faire parvenir après sa mort. »

Une lettre de Claude ! Et je ne l'ai pas eue !

Une lettre de Claude qui dort là depuis treize ans, et je ne l'ai jamais lue !

Je secoue les papiers, je palpe l'enveloppe... Rien !

Je la développe entièrement.

... Prise dans la fermeture, collée à l'enveloppe jaune, une mince enveloppe blanche est là...

Maintenant un papier est déplié devant moi. L'écriture, tremblée, est à peine reconnaissable, mais en un sursaut d'énergie la mourante a tracé au bas un ferme « Claude ».

Avant d'avoir lu, j'ai compris que son ultime pensée était là. Elle avait voulu de toute sa volonté tendue que je sache « cela ». Mais elle avait par avance décidé de l'heure. Je ne devais savoir qu'une fois qu'elle serait morte.

« A l'ami fidèle et héroïquement discret, je donne ma fille, mon trésor. Je sais qu'il aura pour elle une affection assez grande pour consoler la petite orpheline...

« N'ai-je pas deviné le mobile secret de sa vie?

« CLAUDE. »

.

Combien de temps mes yeux sont-ils restés rivés sur cette page, sans qu'aucune idée nette surgisse de mon cerveau anesthésié?...

XXI

Un coup impatient à la porte. Je glisse la page sous mon cahier, je pose la main dessus comme pour la défendre.

Julie est là, une lettre en main qu'elle pose devant moi.

— C'est d'elle, Monsieur.

— Non, Julie, ce n'est pas d'elle !

— Ah ! par exemple, si Monsieur ne reconnaît pas l'écriture de M^{lle} Clo... Et si Monsieur voulait l'ouvrir tout de suite. Peut-être qu'ils arrivent ce soir, et je n'ai que le temps de préparer mon dîner... Y a un canard qui a juste les ailes croisées...

Tandis que Julie élabore son menu, j'ai ouvert la lettre de Clo.

— Oui, ils arriveront ce soir et dîneront ici.

— Eh bien, je n'ai qu'à me dépêcher. Je vais lui faire une tarte aux fraises, je parie bien

qu'elle n'en a pas mangé de tout ce mois, la pauvre mignonne !

La « pauvre mignonne » est partie la bourse assez pleine pour que, dans les palaces où elle a sûrement gité, elle n'ait pas eu l'occasion de regretter les tartes aux fraises. Je me garde de le penser tout haut. J'entends vaguement Julie s'affairer dans les préparatifs du dîner. Où est la réalité ? Suis-je au moment de revoir ma petite Clo, ou plutôt ne suis-je pas au lendemain de la mort de ma Claude bien-aimée?...

J'ai poussé le verrou de ma porte, et, certain d'avoir encore quelques heures devant moi, je m'absorbe à nouveau devant cette lettre qui a dormi si longtemps près de moi ignorée...

Ainsi donc mon secret si jalousement gardé, elle l'a su, et aussi, je n'en doute plus, celui qui en a été la conséquence : ma collaboration littéraire avec son mari. Tout au moins a-t-elle su une partie de la vérité ; mais mon ami n'a pas pu tout lui dire, car il ne s'est pas rendu compte de tout, et j'espère qu'elle n'a pas tout deviné...

N'importe ! A ce qu'elle a su elle a répondu en me donnant sa fille, en m'appelant, par sa fille, à communier avec elle à la vie intérieure, mystérieuse, qui, à ses yeux, dépassait tellement l'autre, la seule que j'avais, moi, en vue.

O cœur humain, insatiable, jamais assouvi, cela ne te suffit-il pas?

Un désir fou, irrésistible, me tenaille. Je dissèque les mots, je scrute entre les lignes, j'interroge le moindre trait... Non, jamais je ne saurai son mobile à elle.

Etait-ce pitié? Affection fraternelle? Ou...?

.....

Dans le brin de soleil qui danse sur mon papier il me semble lire une réponse de l'au-delà.

Où elle repose maintenant, ma Claude, que cette classification de sentiments humains doit lui paraître misérable.

Un amour surnaturel, éthéré, m'attire comme un aimant sur la route merveilleuse que sa fille avait mission de m'ouvrir.

... Claude... Clo'.. Je les confonds dans mon rêve, si semblables, si tendrement chéries toutes deux...

.....

— Monsieur, les voici... L'auto est au bas de la côte...

Je plie sa lettre soigneusement. Je la glisse dans une enveloppe et je m'attarde à la sentir encore dans ma main.

Mais voici l'auto qui s'arrête devant ma porte. La voix de Julie, haussée d'un ton par la joie, claironne :

— Oh ! Mademoiselle, non, Madame, enfin, ma chère petite fille, il est temps que vous rentriez. A force d'écrivasser, le pauvre Monsieur déménage...

Vite, la chère lettre au fond du tiroir, mes « écrivasseries » par-dessus, et mes rêves avec.

Il faudra bien, un jour, que je brûle tout cela, mais ce ne sera pas encore ce soir !

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION "MON OUVRAGE"

ALBUM N° 8. *La Décoration de la Maison.* Ameublements de tous styles. Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 9. *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 39 pages. Grand format.

ALBUM N° 12. *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 13. *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 10 et 11 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75

ALBUM N° 14. *Alphabets et Monogrammes,* contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, serviettes, etc.

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; fco : 6 fr. 75

Les 5 albums, ensemble, franco : 35 fr.

COLLECTION "AURORE"

TRICOT ET CROCHET (Album n° 5).

TRICOT ET CROCHET (Album n° 6).

TRICOT ET CROCHET (Album n° 7).

TRICOT ET CROCHET (Album n° 8).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs. Les 4 albums, ensemble, franco : 15 fr.

Collection "MODE ET MAISON"

40 Modèles au Tricot pour dames, hommes et enfants. L'album de 36 pages, en vente partout : 6 fr. ; franco : 6 fr. 75.

PREMIÈRES BRODERIES (pour les fillettes), nombreux ouvrages faciles à exécuter. L'album, 64 pages : 3 fr. 75 ; fco : 4 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV°).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes par mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,
ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :

France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :

France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, UN RELIEUR MOBILE cartonné
permettant de relier facilement un volume de la

Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).